



Les Petites filles
se cachent pour mourir

Gary Dejean

Les Petites filles se cachent pour mourir

1. Exergue
 2. Prologue
 3. Intermède
 4. Introduction
 5. Intermède
 6. Acte I
 7. Entracte
 8. Acte II
 9. Intermède
 10. Délai
 11. Acte III
 12. Épilogue
- Mentions légales

« Écoute-moi. Je sais encore. Ça recommencera.
Deux cent mille morts. Quatre-vingt mille blessés.
En neuf secondes. Ces chiffres sont officiels. Ça recommencera.
Il y aura dix mille degrés sur la terre. Dix mille soleils, dira-t-on.
L'asphalte brûlera. Un désordre profond régnera.
Une ville entière sera soulevée de terre et retombera en cendres... »

Un océan de flammes.

Terre et cieux crépusculaires ont échangé leurs robes. Nuit, lourds nuages noirs, ainsi peut-être que la gueule caverneuse de l'oubli, jettent leurs couvertures sur la ville incendiée – mais rien n'étouffe ces flammes, rien ne rivalise en poids ou en lourdeur avec la puissante étincelle, peine perdue.

Ahurie, je dénombre : monuments affaissés à structure nue, façades art « nouveau » ravagées par le souffle intempestif, avenues désolées dans les bourrasques chaudes, arbres recroquevillés, voitures renversées, pneus fondus. Dans l'âtre, la pomme du pin craque. Semblables les enfants, leur corps réduit à une effigie charbonneuse, immobiles, se fissurent. Ainsi n'est pas le destin de l'adulte qui, trop grand, tôt s'est dissout et gît en miettes. Parfum de poudre d'os calcinée et vapeurs de sang hantent l'air. Bris de chair, ébullition des fluides, crépitements lointains : voilà le nouvel an.

L'absurde tour Eiffel a le nez dans la Seine. Ses jambes se dressent, obscènes, démantelées, comparables aux membres d'une catin londonienne effondrée dans la brume d'un siècle reculé. Plus une vitre, plus un miroir, seuls d'infimes fragments comme il en est des hommes. Un instant, nous avons volé – c'est un vieux rêve que voilà – mais en éclats. Le ronflement du brasier et ce ronflement seul agite le bassin. Lucifer, sur son trône, l'imité. Là-haut, encore, de vagues escarbilles illuminent la voûte opaque des nuages.

Demain, il ne restera que les vents, limpides, soufflant sur une mer de cendres ; les océans lointains – le souffle, la bourrasque, propulsés dans l'air parfumé d'un soir pâle et éternel – et je veux croire, je crois, en ces lointains abysses funestes et fertiles, que la vigne jaillira du sol, que le rat, le cafard, peupleront l'Élysée ; je veux croire en un siècle où les lierres sauvages envahiront la Terre, entremêlés aux vastes agonies des villes. Mais pour l'homme, je ne vois nulle aurore : je le vois en morceaux nourrissant le sol, ou au mieux – à défaut – je vois le survivant s'adapter dans les braises, plus rat que le rat, presque aussi cafard que le cafard.

Dans les étendues grises, dessus la mer de cendres et sous le ciel de plomb, j'entends déjà les cris. Ils sont ceux de harpies, d'orfraies ou de vautours et sifflent encore comme la pomme du pin. Ses fluides abandonnées à l'ébullition, la masse hurle : le sifflement désarticulé de la chair

n'emprunte la voie vocale que par facilité – la matière elle-même exprime son désarroi, la vacuité de tout silence s'imposant enfin comme évidence – ; les bouches, de fait, se multiplient, déversant sans réticence un message des plus essentiels. Noir, luisant, moucheté d'un orange semblable à celui qui domine aujourd'hui, le message court en tous sens ; quatre pattes près du buste, une petite queue serpentine et une tête joliment ronde le caractérisent, ainsi qu'un nom : salamandre. À peine ai-je dit le message, à peine ai-je nommé la bête, la horde légendaire de reptiles m'a-t-elle déjà prise pour cible ; elle a gravi mes courtes jambes, elle a rampé dans ma gorge, elle a déchiré ma peau pour se terrer dans mon ventre.

Ce soir, nous célébrons sous un bouquet final l'extinction de l'homme ; un hurra pour la France et nous quittons la scène, humbles acteurs d'une époque révolue et las d'avoir trop joué, peut-être, ou simplement crétins. Alors nous avons l'euphorie pour alliée, l'aptitude à foncer, tête basse, yeux clos, vers le mur, et cette insane joie, cet horizon proche, nous nous y agrippons comme un fils à sa mère. La rédemption dans l'oubli, l'ignorance – volontaire –, dont on dit qu'elle est félicité, serait l'unique espoir du condamné, comme si le choc, l'explosion d'une cervelle sur le mur, était inexorable, comme si l'alternative à courir droit à notre perte, yeux ouverts, n'était que cet oubli, ces yeux clos. Nous fermons donc les yeux, ravalons nos lézards en beuglant en chœur, la poitrine agitée par les spasmes de l'émotion : « bravo. Une année de plus s'écoule. Le temps, toujours, s'écoule, libre de notre emprise ; nous n'y pouvons rien, nous n'y pouvons rien ; mieux vaut rire que pleurer car bientôt nous serons morts. Bientôt, outre les rats, les cendres, le ciel de plomb, les vents froids, il ne restera rien. Pourquoi lutter ? Vivons le flux du temps comme la barque sur l'eau, paisible, se laisse porter. Bientôt nous serons morts : demain, hier, quelle différence ? ».

Toujours, dans les hauteurs, resplendissent les bombes, leurs rayons déployés en d'immenses colombes ; longtemps je me perds dans leur contemplation : les cris du nombre, les flammes, tout est loin maintenant. Dans mon ventre, une graine improbable a germé, tombée des yeux des morts, monstre au sang froid nourri de braises, ses griffes vissées dans ma chair. Tout fuse et resplendit, tout s'enfonce à sa guise, parfait, splendide et impuissant. Quelque part un parpaing coule dans une boue noire. Nous resplendissons, les pieds dans le limon, la tête dans les étoiles éclatées qui tachettent la voûte. Tout brille.

« Bonne année ! Bonne année ! »
Deux mille quinze.

Je m'abîmeraï dans l'euphorique coloration de la vie qu'est celle des teintures : la mue, peut-être, m'absoudrait-t-elle des flammes, croirais-je. Or la vision, indéniable, persisterait : il faut plus que des jeux pour oublier la mort, il faut une vie de jeux, oublier sans répit, ça je ne sais pas faire – un reptile est entré dans mon ventre, il m'a prise et me forge. Il me dit : « Nicki (c'est mon nom). Ne pas nier l'évidence, affronter les enfants de l'ombre, observer le symptôme, là est le premier pas vers toute guérison ». J'accepterais l'évidence, je flatterais le monstre incrusté dans mon ventre, mais il faudrait muer sans retour possible.

Le titanesque pavé obscur de la tour Montparnasse prend pied dans les tréfonds de la terre. Dans ses racines entremêlées, véritable fourmilière, se pressent à tous rythmes travailleurs soucieux, consommateurs zélés, jeunes branleurs. Toutes sortes de signes parcourent ces galeries musicales, pour certaines parfumées à outrance : publicités, enseignes, photos, écriteaux, tags, vifs de l'agitation moderne. Tout autour, ce ne sont que voitures, routes, klaxons, manèges, travaux, et les trottoirs foulés sans cesse, le ciment poussiéreux incrusté de chewing-gums, le goudron nauséabond jonché de mégots. L'air empeste. La sueur, la fumée, enrichies par un chaud soleil hivernal, forment un nuage écœurant qui donne le vertige.

L'été, l'endroit est un cloaque où se touillent les fluides, où les gaz collent à la peau, alanguis. En hiver, comme ici, l'image d'une usine est plus juste, mais quelle manufacture justifie ce vacarme ? Quelle entreprise à coup sûr nécessaire bât la mesure ? Dans ces vastes fabriques de la vie que sont les capitales, d'où nul produit ne sort, d'où seulement la joie évanescence comme d'une cheminée chaque jour se libère, que recherche-t-on ? Que recherche-t-on dans les cinémas, dans les gares, les restaurants, les théâtres, les sex-shops du mont Parnasse ? Que recherche-t-on qu'on ne trouve dans un potager, en bordure d'un ruisseau, dans ces images d'Épinal que mes quinze années savent à la campagne ? Ou que n'y trouve-t-on pas, plutôt, sinon le silence ? Le calme, l'introversión, la paix de l'âme...

Plusieurs parcs, squares, un cimetière, font office de campagne domestique, ici, mais c'est un calme relatif qu'on y trouve, l'espace d'une heure, entassés à dix dans un rai de lumière. De ces campagnes domestiques, jardinières à humains accrochés au balcon de la ville, l'une, minime – un plan de radis nains à peine – mérite qu'on s'y attarde. C'est un trou de verdure où ne coule nulle rivière, qui rallie Odessa au départ, et dont la petite rotonde offre à l'égaré le plus charmant spectacle : sous l'œil dominateur du gros bloc noir, ainsi que du fond d'une cuvette de WC parfumée – car si inhabituel qu'il est devenu au citoyen moderne, le parfum des plantes vertes, discret dans l'air pollué, surprend – l'introspecteur se réjouit de la solitude qui flotte dans l'atmosphère propre à cette oasis.

À quelques pas seulement des puissantes artères frémissant sous les coups de talons, la minuscule place – c'est à peine une cour – offre à qui

veut s'y rendre la douceur d'un foyer ; et l'on s'y sent chez soi, et l'on voudrait rester. Mais qu'importe ? Nul n'y va. Pour atteindre le microcosme, le badaud a trop à traverser. Les années soixante-dix ont marqué Paris d'ignobles constructions, d'ignobles blocs marrons de toutes formes et tailles : ici, poser le pied sur un pavé brun taché d'urine, aux odeurs de poubelles, s'apparente à l'effort exigé. Deux galeries obscures ouvrent la voie du calme, l'introspecteur s'isole. À travers l'ombre, les décennies, le silence et l'odeur, l'agitation moderne s'étouffe contre le voile de tulle.

Que vais-je m'enfoncer dans un trou pisseux ? « On en a toutes un, ma chérie », me dis-je en avançant. Mais que fais-je alors, puisque le calme me fuit, puisque les flammes sourdes m'assourdissent, que fais-je dans la galerie ?

Une oreille vers la rue, une oreille vers le calme – décidément, les radis nains sont calmes – je n'ai pour compagnie qu'un néon fatigué, l'hésitation, la peur, cette même peur qui, plus vive derrière semble nulle devant, et la vétuste enseigne du salon de tatouage.

Le lieu : l'éclairage blanc, médical, contraste avec la galerie – c'est un septième ciel au-delà des ténèbres odoriférantes – m'y voilà. Qu'attends-je, ici ? Parmi quantité de bijoux qu'on se plante aux oreilles, au nombril ou ailleurs, parmi des catalogues à en perdre la tête – identité à la carte –, entre deux murs si proches qu'on croirait un couloir, qu'attends-je ? Qui jaillira du trou d'où me parvient le chant des aiguilles, ce trou où déjà je me vois m'enfoncer – décidément –, ce vortex insondable ?

Le tatoueur, la veille, s'est présenté – un parfum d'Australie dans le prénom de Clive –, musculeux, brun, souriant, mais ma curiosité va aux proies des aiguilles, les victimes consentantes (et même plus : délibérément volontaires) : quel double affreux de moi, sous mes pieds, maintenant, tremble d'émotion à mon image, et quels éclairs étranges à ses yeux reluisent, alors qu'il ou elle recherche la douleur et ses cicatrices ?

Le bruit cesse, des pas montent : bientôt je verrai mon reflet dans le miroir abstrait du principe. Sera-ce un vieux gothique attardé dans une vague nouvelle et vieillissante, échoué de longue date sur les récifs affûtés du temps ? Sera-ce un jeune bourgeois en quête d'exotisme ou en mal de symbole ? Sera-ce une fillette de mon âge qui, ayant choisi dans un des catalogues une arabesque à son goût, parachèvera la vulgarité de ses ornements par une marque vide de sens dans un recoin voulu sexy de son

anatomie et qui, d'année en année bouleversée par les ravages de l'âge, finira fripée ou distendue, les tracés bleuis du tatouage rendus méconnaissables ?

Ironie singulière du miroir principal : Clive apparaît, et Clive apparaît seul. Je souris. Il sourit. Nous sourions.

« C'est un gecko ? »

Doucement il appose le calque sur mon ventre. Tout près de la pointe de mon bassin, sur trois centimètres, court la cicatrice d'une opération. Appendice vermiforme extrait, H.H. serait déçu, mais trop de bitures, de riches aliments, trop de jouissances brutes par ma gueule sont entrées, au point d'à mon jeune âge préfigurer sur l'excroissance ce que dans trente ou quarante ans mon foie devrait connaître. La cicatrice sera l'épine du monstre, ses courtes pattes et ses griffes trop longues jetées en quatre sens comme une main ouverte.

« C'est une salamandre. »

Cinq aiguilles soudées en pentagone percent ma chair deux cents fois par seconde : mille trous à la seconde, chéris, trois millions six cent mille par heure – disons trois millions pour ma pomme. C'est un colibri agressif qui butine ma viande, dont du bec filiforme coule un sang écarlate qui se mêle à l'encre – marée obscure, grasse de la vaseline apposée par un annulaire souple avant chaque assaut.

Bientôt, le tracé au carbone, décalcomanie enfantin en forme de lézard, disparaît sous une flaque opaque, noire aux reflets carmin. Clive persiste et signe à travers l'obscurité, et chaque fois que son pied libère le colibri et mon ventre de cette frénétique litanie en lâchant la pédale, chaque fois que j'expire pour reprendre mon souffle, dans un vertige sous-oxygéné de douleur abrupte, couchée dans ce sous-sol étroit sur un siège de dentiste, avec pour compagnie les vastes miroirs sur deux murs face à face qui changent ce couloir en hall interminable, avec pour compagnie ce type penché sur moi, son stylet gémissant au grip d'acier trempé – on se croirait chez le dentiste, sérieusement – et le disque improbable que j'ai apporté, chaque fois, chaque fois, d'un coup expert de son auriculaire velu et ganté de latex, il éloigne la mélasse absurde couvrant son travail, et de l'obscurité où la pointe frappait dévoile un tracé net, précis, irréprochable.

« Quelle est la différence ? »

Mais j'apprendrai plus tard l'ironie signifiante : tandis qu'à chaque assaut je dois couper mon souffle, bloquant les vannes de l'apaisement et durcissant mon ventre qui n'offre nul appui, j'observe ce tatoueur, ce trentenaire trapu aux manières si douces, et je crois bien, oui, je crois bien qu'il galère sans le dire. C'est un beau réconfort aux lacérations vives de mes jeunes limites : voyons beaucoup de politesse chez qui se donne du mal – mais il est généreux et m'en laisse ma part. Puissance étonnante et prudence sans nom chez cet homme se marient – c'est la virilité même que Clive imite si bien – seule importe la force qu'on sait retenir, je le sais déjà, nous le savons tous. Pourquoi, alors ?

« C'est la salamandre et non le gecko qui survit dans les flammes, qui s'épanouit, sereine, dans l'adversité, celle-là, tu comprends. »

Et Clive comprendrait, ou ferait bien semblant.

Et au centre, cernée par le contour sanglant de la bête, la colonne vertébrale marquée mais non tatouée, le centre nerveux de l'animal que le passé déjà a gravé dans ma chair, ponctuera l'inclusion du lézard en son trône. Nous guérirons ensemble ; nous serons fils et mère ; le baiser de la salamandre est acerbe, mais bientôt, comme à chaque noisette de crème, je sais, nous coexisterons paisiblement : seule la rencontre est heurt ; bientôt, bientôt, nous aurons pris le pli de l'autre.

« Voilà, respire.

— Oui, m'sieur. »

La voix hystérique d'Alec Empire occupe nos silences et couvre les frissons du stylet, les bruits monocordes que ma gorge émet pour calmer la douleur, nos souffles. La veille est tombée sur la table une idée que peut-être Clive regrette : « apporte un disque que tu aimes si tu appréhendes ». Croit-il à un malentendu quand il s'étonne de mon choix ? Croit-il qu'*Atari Teenage Riot* n'est pas un groupe relaxant ? Faut-il à tout prix écouter de la soupe, celle qui glisse dans les oreilles comme du beurre fondu, pour se détendre ? Non monsieur : ATR me rassure, ce qu'on connaît rassure, c'est la première qualité requise, voyez-vous.

« Le groupe a dû se dissoudre avant ta naissance, c'est tout. »

L'autorisation parentale fictive, on l'aura vite escamotée, mais enfin il dit presque vrai. Alors quoi ? Moi je rétorquerai que j'aime le bon goût, que l'âge bonifie, et son sourire posé demeurera poli.

Oui, j'aime le passé, la trace, le construit ; la patine embellit ; de même le tatouage ne prend de sens qu'après, de même rides et cicatrices sont les

bijoux du temps apposés sur nos peaux. « Le tatouage, c'est le sang qui se mêle à l'encre » devras-tu dire un jour, car ainsi sont les marques : le lieu de l'échange. Ces traces, voulues irrémédiables, mais qui parce qu'elles sont traces, comme toute trace, verdiron, muteront, leurs renflements voisins de creux hier encore absents de la surface.

Gravés dans le décorum ainsi que l'encre croûteuse du tatouage, ou jaillissant du sol, colonnes d'argile, pics immenses tout de verre et d'acier, catacombes moisis, mines, puits, boulevards et labyrinthes sont la patte de l'homme apposée sur la Terre ; signature envahissante, sceau coûteux qui fatalement devrait à terme s'effacer, altéré par le temps et la mémoire des corps.

Mais, ah ! Qu'il devrait être beau, ce monde après les hommes ! Vaste planète à l'écorce marquée, dessinée de poussières et d'immenses cités aux vitres fendues et parcourues de lierre, aux chaussées gondolées, aux profondes crevasses, aux intérieurs bouffés par la vermine ; grand corps céleste jonché de tatouages, cadavre déconfit dans le noir du tombeau.

Car partout, partout où l'homme a pu croire s'approprier le réel, ce réel même, décomposé, recomposé à outrance, effacera sa trace, ne laissant derrière nous que d'absurdes fossiles, autant d'empruntes équivoques qu'aucun règne à venir ne voudra décoder. Bientôt nous serons morts : de manière factuelle, certes, mais plus profondément encore.

Alors de nous, et de ces projections qui nous caractérisent, de nous l'humanité, dissoute jusqu'au dernier fragment, pourra-t-on vraiment dire qu'il ne demeure rien ? Peut-on se satisfaire, ainsi qu'un coquillage vieux d'un milliard d'années, d'une simple empreinte dans le roc, dans les cendres sédimentées de notre époque ? Là réside, sans doute, cette angoisse qui nous rend si cons, si aveugles, bornés, quant au respect des règles de ce monde qui nous régit – car ce n'est pas l'inverse, si ? La dissolution, la mort ultime, la mort par delà les grossiers avatars de réincarnation que sont la descendance, l'art, l'affirmation de notre existence, cette existence volage, précisément futile et temporaire, n'est-elle pas là, la source de tout aveuglement ?

Bientôt la marque est presque en moi. Te voilà, salamandre, non gecko – il t'aurait fallu des doigts arrondis, tu les as acérés –, te voilà dans mes tissus. Ca n'a pas l'air de te déplaire : en fin de compte, au bout d'une heure à peine, ta morsure est plaisante, disons presque agréable, presque ludique, mais presque seulement.

Menée par ces rêveries de traces planétaires, je dirais à Clive ma vision de flammes. Et tandis que mes mots glisseraient, obscurs pour moi-même, se lèverait le voile jeté sur l'évidence : oh ! Qu'il est tout pourri ce monde que j'adore ! Ma larme hypothétique honore les tracés de ciment sur la Terre ; je reconnais aux lâches le droit au sacrement ; j'accorde aux sociétés encore si restrictives la suprême beauté de toute âme qui vit, et l'aliénation, l'aliénation même des foules par elles-mêmes, je l'embrasse et l'adore – et tandis que s'avance à grands pas ce semblant de conclusion, je sens monter en moi un profond mal de cœur : car oui ! j'ai vu le monde en flammes et j'en ai jubilé : oui ! je nous ai vu morts et quelque part au fond, cela me convenait.

L'extraordinaire au cœur de l'ordinaire est question de regard, et la frontière avec l'ordinaire au cœur de l'extraordinaire tient à ce regard seul. Si tu ne sais pas lever les yeux vers un ciel gris et dans ce ciel nuageux voir les voûtes élevées d'un siècle de bassesse, si dans le reflet sombre il n'y a que de l'ombre et si dans le soleil il n'est qu'aveuglement, tu ne sais pas, au fond, que Lawrence d'Arabie lui aussi parfois avait la chiasse, tu ne sais pas l'instant d'ennui d'un futur empereur au milieu de ses jouets, tu ne sais pas, en somme, les *Vies minuscules* aussi scandaleusement magistrales que l'*Iliade* ou l'*Odyssée*, tu ne sais pas ce que tu as, tu ne sais pas le dieu, et si rien n'est sacré, certainement pas toi.

Et viendra un moment ou poussée, comme au ventre – c'est l'émotion sans doute –, ou peut-être ma viande trop labourée pour être mienne encore se livrera d'elle-même, viendra donc un moment où je dirai : « Clive,

Le monde va brûler.

Je l'ai vu dans un rêve.

Les cieux calcinés

Qu'aucun rayon ne crève,

Tel un grand toast noir oublié trop longtemps,
Telle une vaste plaie qu'on a laissé pourrir,
Ou comme le plus juteux des cadavres d'enfants,
Je vois les cieux fermés et le sol s'ouvrir.

Et l'on verra partout des nuées de lézards,
Et la faune amibienne et son grand étendard

Au nuage fongiforme étendre sur la Terre
La régression majeure, érigée nouvelle ère.

Je vois monter la nuit avec sa gueule lourde,
Éminemment féroce et féroce ment sourde,
Et les âges obscurs enfanter une chose
Où il n'est plus de vers et il n'est plus de prose.

Je vois l'humanité, ou du moins l'Occident,
S'engouffrer dans l'inutile, complaisamment,
Et mourir à feu doux,
Comme un trappeur fiévreux pris à son propre piège,
Raidissant, affamé, sous des kilos de neige,
À en devenir fou.

Et de ce monde fat, qui meurt entre mes mains,
Qui craque et qui s'effrite et qui s'effondre en cendres,
Je ne saurais trop dire si je veux entreprendre
Le grand achèvement ou les grands lendemains
Pourvu qu'il y ait grandeur,
De l'ambition farouche, pas cet ennui mortel
Dont masque la nature un flot de décibels.

Ces flammes que je vois font un lit de poussière.
Une brise uniforme est unique chanson
Et à perte de vue, seul un gris horizon
Aplatit les montagnes et dessèche les mers.

Devrais-je préférer voir un fertile brulis
Dans ce brasier ronflant d'où remontent les cris ?
Et de ce sol cendreux, enfin, jaillira-t-il,
Dans une explosion, mille gluants pistils ?

La vaste floraison pourra surgir de nous
Quand à l'eau glauque, trouble, insane,
D'un étang fangeux où les déchets d'usine
S'amoncellent et font leur étrange cuisine,

On saura préférer les vins et les nectars,
Déliçats, convoités, aux couleurs si rares
Qu'on les conservera à fin d'éducation :

Afin d'à nos enfants transmettre ce tournis,
Et ce chamboulement des sens et des émois
Qui vous attrape au ventre et qui vous hurle : « Vois !
Vois dans le minuscule la grandiose vie ! »

Alors on pourra croire encore en cette folle espèce.
On pourra fantasmer à de grands avénirs,
Et ces générations, nous voyant, diront : « qu'est-ce ?
Comment peut-on trembler alors qu'il faut sourire ? »

Et la grande légion des âmes en batterie,
Sous des cieus cléments, vastes et infinis,
Ira au chant de l'aube ajouter le triomphe
D'une espèce improbable surclassant les dieux.

Et le torse bombé comme une outre qu'on gonfle,
Il ira, l'homme, alors, divin et bienheureux ! »

Et au long de ces mots, mes larmes monteraient. Ou peut-être ne monteraient-elles pas et laisserais-je Clive broyer mes tissus, nos visages impassibles et mes yeux de quelque façon perdus dans un lointain absent de ce sous-sol.

Qu'importerait, alors, d'avoir parlé si librement ? Son regard toujours fixe, toujours étrangement fixe, ne trahirait rien d'autre que méticulosité dans la double tâche à laquelle il se voue : démolisseur et architecte, ce que tout tatoueur est, scrupuleusement.

Le frisson du stylet envahirait l'espace, Alec Empire également se tairait, et ce grésillement monotone marquerait quelque chose bien près d'un évènement. Ces flammes fascinantes me glacent de terreur, quel besoin de le dire ? Les flammes m'effraient tant que j'en confie ma peur au premier inconnu. Le premier inconnu marque une pause, la dernière, et dans ses yeux je ne lis ni rire, ni larme, juste rassérénante placidité. Il dit :

« Il y a bien un type que je devrais te présenter... »

Mais l'ombre, déjà, recouvre les visages.

Très vite, il ne reste que bruit, le bruit seul, juste lui ; toute musique est passée – mais, ah ! fut-il jamais question de musique en ce lieu ? – et le bien y réside. Le bien-être, ce bien-être précis que l'on recherche en rave : ah ! Mais combien de couleurs m'enveloppent ? Combien d'improbables sensations me parcourent, ici, dans la pénombre ? Le parpaing, le parpaing, les flammes, n'y pensons pas, jamais il n'a su en être question – comment pourrait-ce ? –, jamais, non.

Coudes dans mon ventre, épaules dans mon épaule, jambes absentes, insensibles, et la tête, cette excroissance dont on ne veut plus, à elle le brouillard, la nuit complète, l'obscurité ; ces yeux, nous les avons derrière le crâne ; les oreilles, inutiles, s'effacent, sombrent à leur tour dans le puits : nous entendons de partout, cette flotte en nous vibre, nous voilà grosse oreille, mais ah ! la sueur ! C'est sans compter la sueur ! Comment ne pas suer ? On ne vient pas en rave échanger des idées, mais les fluides on partage, abondamment, généreusement, échange de forces primaires, voilà l'affaire, voilà la raison d'être, la raison d'être ici, car après tout, qu'avons-nous d'autre ?

Et sous nos pieds la boue, où tombent à chaque instant ces vapeurs condensées dans l'air froid qui surplombe la masse, les altitudes polaires, la lave souterraine, « je vois les cieux fermés et le sol s'ouvrir », non, pas ça – pitié, pas *vraiment* ça –, simplement la nature qui nous parle, n'est-ce pas ? Simplement les arbres, tout autour, et tous ces éléments dont on fait l'expérience : la vie, encore, qui s'agite, intempestive, voilà – et c'est à peu près tout.

Heureusement, il y a la drogue, et cette faculté qui l'accompagne à... euh... voilà ! Je l'applique !

Demain n'existe pas ; nous ne serons pas morts ; n'y pensons pas, vraiment.

On t'appellera par de fantasques noms, qu'ils soient latins, arabes, néologismes ou sigles ; tu seras notre amante la plus fidèle ; des surnoms, également ; dans ton étreinte inqualifiable, à chaque milliseconde changeante (des onomatopées ; diminutifs affectueux) nous ferons l'expérience probante d'improbables félicités ; finalement, des prénoms aussi ; mais quelle félicité ne dure qu'un instant ? Ha ! Ivresse ! Ma bien-aimée, notre amant, notre dieu, unique idole forçant à la prosternation, je

t'aime et je t'adore, et même lui, alcool vulgaire au point qu'on en oublie trop souvent qu'il est drogue. Un hommage nécessaire aux ivresses spontanées, celles que l'on secrète en bougeant comme des cons sur un vacarme aigu : vous, nous vous aimons aussi. Allons bon, c'est ainsi : nous sommes bons élèves et « qu'importe le flacon », « enivrez-vous sans cesse » – moi, on m'a dit, je fais.

Au bout d'un temps assez court, piétiner devient nécessaire et sincèrement au-delà : inconsidéré, vraiment. Alors, après un temps encore, l'épuisement, la perte totale de repères, notre raison d'être ici, la voilà, on la reconnaîtra – on l'attend – est-ce le trou noir ? Pas encore. Il faudra l'outrepasser, trouver ce second souffle sans quoi rien n'est possible, sans quoi notre venue restera inutile. Alors, peut-être, un troisième souffle, peut-être – je n'en ai eu que vent, de ce souffle – mais déjà nous serons proches : les uns des autres, et si vous aussi avez cette chance insolente, ce but absurde, ce château de cartes bâti sur un nuage, alors peut-être nous reconnaitrons nous, mais au fond peu importe : importe seulement : « je ne serais plus seule », et pourquoi pas ? *Car ainsi je croirais.*

Mais non, décidément, on ne vient pas en rave échanger des idées. Loin derrière – et si devant, qu'importe ? – loin toujours, irrémédiablement, aussi loin que quiconque est le tribal amazonien – équatorien, que sais-je ? – rempli de cocaïne aux rites transcendants, et tribale, mon ami, « – mon semblable –, mon frère », nous partageons la substance mais sans doute pas l'ivresse – tes hallucinogènes, je les connais, ta cocaïne, sans intérêt, et ton tabac, tous les jours – donc décidément, non, non : nous partageons sans partager, égoïstes au possible, et pourtant (ah !) que c'est bon !

Blâmons-le, ce fêtard, celui qui se drogue par kilos à la même source que l'Oracle sans ne jamais entrevoir les infinies nuances du sacré dont le monde se tisse ; mais les mœurs ont changé : on ne vient pas en rave échanger des idées. On y vient découvrir cette force oubliée qui dans nos vies faciles s'atrophie, disparaît : ce corps et les ivresses qu'il nous peut susciter, l'effort et ses caresses – si l'on veut s'y plier. Et l'on s'étonne, soudain, de ne plus s'étonner, car ils nous dépossèdent, oui, la drogue par paquets, et le vacarme sourd des énormes enceintes, et la fumée où courent des faisceaux de lumière, et les coins dans lesquels, bourrée, on tombe enceinte : c'est le corps qui s'essouffle et l'esprit qui prend l'air.

L'obscurité, déjà, recouvre les visages. C'est une rosée sale, un distillat de musc embrumant un peu plus des esprits déjà pleins.

Quelque part un parpaing coule dans une boue noire.

Nous pouvons faire semblant d'être ensemble, nous pouvons même y croire, chose aisée. Bientôt je serai avec vous, loin des rais de lumière colorée, loin des rosées sales, des distillats de musc, et cette ombre qui vous bouffera la gueule je l'ignorerai avec ténacité, et vos sourires, vos joints, vos bières, je les partagerai : un, deux, trois, une place pour moi, quatre sièges, quatre roues, nous pourrons être ensemble, quoi de plus aisé ? Celui qui jamais n'a connu ce repos de se coucher *dans* l'autre, de s'en remettre à lui, celui qui jamais ne quitte ses limites, celui-là, je le plains.

Bientôt je serai chez moi. Bientôt chez moi, sans doute. Qu'est-ce que bientôt ?

Mais dans la nuit sans fond où s'enfonce le bois,

Où le sombre ruban de route se déploie,

Il n'est pas de gaieté qui ne soit un peu feinte ;

La boue, l'ombre et les flammes offrent semblable étreinte.

« En route pour l'abattoir ! »

Finalement, le calme. Le calme n'est pas forcément solitude, ni silence du reste ; le calme n'est pas non plus toujours dans l'inactivité. Ni solitude, ni silence, ni certes inactivité dans cette marche. Où allons-nous ? À l'abattoir – voir plus haut. Pourquoi ? Voilà bien la dernière question qu'on se pose : on y va, y aller c'est un but, pas la peine de m'emmerder ; nombreux sont ceux qui n'ont pas de but, voilà, c'est suffisant, et après tout, ce but, c'est bien le seul qu'on est sûr d'atteindre. Alors allons-y, à l'abattoir, et puis merde.

Le ciel est orange, maintenant, orange comme un crépuscule, un peu plus orange, peut-être : il n'a pas ces dégradés qui déchaînent l'imagination, il n'est qu'insupportable couverture de chaleur, d'étouffement, de suffisance solaire, et ce soleil en son centre jette des rayons fatigués. Ce n'est plus qu'un disque, livide, morne, et pourtant si haut qu'on croirait en crever chaque fois qu'on se brise la nuque pour le voir. D'ailleurs, c'est la seule chose que je vois.

À quinze ans on n'est pas grande, et moi sans doute moins qu'autrui, et la foule est si dense, si sombre, si calme, si affairée dans sa marche que tout ce que je vois, hormis l'astre fatigué, le ciel orange, les silhouettes, ce sont ces miroirs masturbatoires, ces façades d'immeubles encerclant la procession et qui par leur nature réfléchissent et décuplent la puissance fatiguée d'un dieu en lequel – oh, oui, pleurons – toute foi s'est éteinte, et surtout *pour lequel* plus aucun amour ne déploie ses innombrables tentacules – et ces façades miroirs, elles sont l'histoire de l'homme.

Tout est calme, uni, tout est propre. L'avenue immense, peuplée d'inconcevables multitudes, pure affirmation, se déploie – sans limite, totale et absolue –, la foule marchant bien volontiers dans l'unique direction possible. Avons-nous le choix ? Tout ça est un courant dont nous ne choisissons ni direction ni sens – le sens, certainement pas.

Alors nous allons, sans y penser vraiment, jusqu'à découvrir – et faudrait-il s'en étonner ? – qu'à chaque pas, nos pieds, ce goudron, nos épaules, ces épaules, à chaque instant, à chaque pas, s'interpénètrent un peu plus. Voilà, bientôt nous y sommes : enfoncés dans le sol jusqu'aux genoux, enfoncés dans nos frères jusqu'au cou, la tête (à peine, vraiment, car qu'a-t-

elle de différent ?) propulsée hors d'ailleurs et de nulle part, solitaire à sa façon, tournée vers l'astre épuisé.

Que voit-elle ? Pauvre tête. Faudrait-il qu'elle soit plus évidemment bras éthéré du même corps au lieu de nous sembler appartenir à ce royaume lointain qu'on nomme « âme » pour, d'une façon plus évidente, signifier sa dépendance ? La tête voit la fusée.

Ce sera une manière de dire : « nous n'appartenons pas à ce monde », mais un monde est-ce une planète, ou est-ce une population ? Décolle, ma chérie, aimée, propulsion ultime – aujourd'hui. Demain, tu seras plus ultime. La fusée monte, obstrue l'astre – c'est-à-dire que l'absolu de main d'homme subjugué l'absolu astral – et boum.

Boum. La fin du monde.

La colonne de fumée gravit et calfeutre les cieux orangés. Alors boum. Le soleil pâle, le disque fade, lui-même couvert et subjugué. Boum. Rien d'autre.

Le réveil sera plus difficile qu'à l'accoutumée, même en lendemain de cuite. L'environnement inconnu, la fenêtre géante comme un mur bleu, le lit occupé par elle-seule, la sensation de nudité, tout ça Nicki connaît, et ce n'est pas cet âge ridicule que le sien qui s'en offusquera. La couverture orange, orange « cieux d'enfer », voilà de quoi déjà plus s'offusquer – ce qui confirme la prémonition contraire –, et sans s'en offusquer elle en sera surprise, elle s'étranglera quelque peu de retrouver sous ses yeux ce qui une heure plus tôt survolait sa tête et celles du grand nombre. Et le linoleum jaune poussin, faute majeure au bon goût – ou rêve lysergique d'un *teletubby* – achèvera la bizarrerie, au point que sans penser elle jaillira du lit, les orteils peints sur le soleil atroce de ce linoleum, et entre le poussin, les cieux d'enfer et le mur d'un bleu sur, la tête prise dans ce vortex qui s'ouvre là-haut les mauvais jours, la vue brouillée, elle découvrira à grand peine ces chemisettes de feuilleton où tout profane d'Occident reconnaît sans hésiter la signature des hôpitaux.

« Vous vous êtes faite violer. »

Pan. Dans ta gueule.

Il est de ces propos qu'aucun tact ne peut envelopper, des nouvelles ahurissantes qui tombent du ciel tel des menhirs, c'est-à-dire peu souvent, si peu qu'on ne s'en méfie pas, décuplant du même coup la violence de l'impact. Et cette contusion qu'on ressent, ce n'est pas la gifle magistrale de l'ironie mais celle du fameux GHB, la drogue de l'autre, administrée en lourdes quantités ; on sourira en appelant cela de l'altruisme, car quel *raver* cracherait sur une drogue offerte et sur un coup tiré ? Mais enfin le problème n'est pas là, et Nicki ne s'attardera pas sur ce détail pathétique qui retiendra l'attention du sensationnaliste : le problème est que les cieux d'enfer, la colonne de fumée, l'astre subjugué, sembleront plus réels que tout ce qui succède. La tragédie ridicule de la vie, le voilà le problème. Sans grandeur, sans enjeux, sans conséquences, le drame du fast-food, le mal fait presque sans intention néfaste. On te violera sans que tu ne t'en aperçoives, tu n'auras pas ce privilège de te débattre en hurlant, et pas de bourre-pif, pas d'épaules luxées, tu auras l'anesthésie, la bière qui va avec, et au réveil le personnel hospitalier t'aura prise en charge. C'est juste un échange de bons procédés – en souriant, on appellera ça de l'altruisme.

On remplira les mains d'une jeune fille de prospectus, où trois syllabes retentiront furieusement car habituellement liées aux colis piégés ; ce sont trois lames acérées, ou trois bites gainées de revêtements roses : « vigilance ». Et l'assistante sociale, la bien brave – comme on le dit des chiens – expliquera ardemment en long, large et travers comment, comprenez-vous, pas de traces de sperme et trois sachets Durex dans les fourrés voisins, la police concluait, comprenez-vous, les jeunes, bref : *vos violeurs vous ont prise pour une pestiférée, estimez-vous heureuse, mais dans six mois quand même, faites les tests, parce qu'on ne sait jamais.*

Il faudra des démarches administratives, et le mortel ennui de la salle d'attente refermant sur Nicki la morsure de la honte, et de l'attente encore, l'acerbe honte, encore, et le ressentiment envers un monde lâche où l'on n'ose conquérir ce qu'on peut acheter, les visages revenant et les rires en écho, et lire dans ces visages qui alors seraient nets toute l'hypocrisie que l'ombre recouvrait ; il faudra défiler dans les rangs des malades en n'étant pas malade, il faudra défiler parmi vieux et victimes et devant des parents présents sans l'être, et il faudra souffrir, mais souffrir en public, pour que Nicki soit libre.

De retour au bercail je fonce vers le placard à alcool et bois, comme une assoiffée, comme un champion d'apnée sort de l'eau, c'est dire jusqu'à suffoquer, tirant des larmes amères de là d'où sortent les larmes.

Misère. Ce bas-ventre brûle un peu mais je n'ai rien, je sais, car ils mirent des capotes, et je n'ai rien, je sais, sinon ce nœud au ventre qui n'est pas l'alcool mais l'enfant de la mort qui danse dans les raves. Il danse au bal du diable, il hante les rayonnages de centres commerciaux, il est tapi dans l'ombre de chaque cinéma, présent, discret, sous tous visages. Alors je gis en boule, reliée au goulot de la dernière bombonne d'air encore respirable, et je maudis la contingence.

Ha ! S'ils avaient demandé, je les aurais ouvertes, mes cuisses de jeune fille, et bouche tout avec ! Je leur aurais ouvert et mon sexe et mon cœur et nous aurions bâti dans les rôles chaque constellation d'un nouveau firmament ! Mais ils n'ont pas voulu, et leurs étoiles, ce soir, me paraissent bien ternes.

Dehors, le tonnerre gronde, la foudre immaculée déchire la ville en deux, des bourrasques furieuses sifflent entre les tours, mais pas une goutte. Un orage de chaleur en janvier. Faut-il trembler ? Faut-il froidement suer ?

Je vous l'ai dit : la fin du monde. Ma fenêtre élevée du Front de Seine m'offre le plus ample panorama pour la voir. Au-delà de la combe, l'horizon vire saumon sous les cieux aubergine que zèbrent les éclairs. Misère. Au loin, des cheminées énormes, elles aussi, présagent les marées rousses.

Bientôt il sera là, l'incendie séculaire, le dévoreur ardent de civilisations : l'oubli. Par delà l'horizon se profilent les flammes, et je suis sans emprise. Comme le dit l'adage : c'est pas en pissant dessus qu'on éteint l'incendie.

Je bois comme je respire : à défaut d'alternative. Dans ma petite chambre à la palette chaude, combien de ces ivresses ? La fenêtre, les flammes, tout ça je n'y peux rien ; tel un tapis de goudron, la ville s'étend ; les éclairs grondent, les nuages ont le rôle des amants consentants ; ce sera un temps de désolation, de béton lézardé sans lumière ; depuis ma niche trop chauffée, j'y médite – les hoquets m'interrompent –, mais pour l'instant la fourmilière palpite, elle manque un peu d'altitude (à quoi bon ma paralysie ?) ; pourtant, ce qui m'agite l'intérieur, au-delà de l'alcool – squelette noirci d'une civilisation –, au-delà du latex – les larmes aigres – c'est le sentiment amoureux, je le connais, le reconnais, et si je me vois sauter dans le vide vers les ossements calcinés, vers les flammes, les fourmis, les allées de miroirs, les astres subjugués, les enfants qui crépitent comme le pin, ce n'est que bras ouverts, gueule ouverte, jambes ouvertes et gueulant comme une sourde par tous mes orifices que : « la voilà, la crise ! Attendez-moi ! Brûlons ensemble ! Ou sinon, ne brûlons pas ! ».

Quand je m'éclaterai comme une merde d'oiseau contre la dalle, tout en bas, comme je me vois m'éclater tout de suite – amère substance désincarnée –, peut-être, je verrai au-delà du sol un noyau planétaire, un lieu dépassionné par la nécessité, un lieu de paix, où les flammes ardentes coulent comme le lait. Un filament visqueux pendouille de ma lèvre. Je me racle la gorge et crache. Les crachats : le voilà le trophée des prophètes de la fin.

Distraction opportune : sonnerie de téléphone. C'est Clive, la voix chaleureuse aux mains chaudes, qui propose le verre et l'ami qu'il avait mentionné. Je ne refuse pas le verre et accepte l'ami.

Au cours de ma courte vie, j'ai pris un chat pour un chien, des satellites artificiels pour des étoiles, et quantité d'absurdités qui dans l'instant paraissaient justes. Quelquefois, cependant, impossible de trancher.

Impossible car ni le sous-sol utérin du salon de tatouage ni véritable lieu publique n'abrite notre rencontre : nous ne sommes pas dans la caverne brunâtre aux fragrances trop fortes, nous ne sommes pas dans la rotonde paisible, nous ne sommes pas dans les rues du Parnasse mais chez Clive, dans son appartement dont les fenêtres ouvrent sur la rotonde. Ni juste lui et moi, ni nous parmi le monde. Impossible de trancher, encore, au sujet de l'ami. Dieu merci, le verre, on l'a vite tranché : le voilà vide, le voilà plein, vide encore – on tranche vite. Mais l'ami, ah... et sa sœur ? Est-ce sa sœur ou sa chérie ? Moi je dirais les deux, chienne et chatte, étoile et satellite, mais je suis péremptoire quand j'ai trop bu.

J'entretiendrai l'ivresse en gloussant. Dos à moi, la larronne, plongée dans les entrailles antédiluviennes d'un ordinateur de salon, s'agite comme un reptile. De ton dos, Samaëlle, je distingue les vertèbres saillantes, la touffe rêche qui recouvre ton crâne, ta peau blanche de sorcière. Car rêche tu te sais, le cultives, laissant chaque recoin de ton être dessécher son entourage : tu es jeune, rêche et belle, mais lointaine – as-tu seulement mon âge ? Et tu me voudrais aussi loin. Mais déjà toi de dos et moi venue quérir un amour improbable, nous nous opposons, très chère ; Samaëlle aux dents longues, tu as mon âge, tu es mon ombre.

Je suis toutefois plus proche de ton frère et amant, le bellâtre, Lawrence – qui n'est pas vieux non plus –, vauté sur le sofa dans sa jolie chemise, son air gai et sa belle santé, Lawrence à l'air ravi qui ne m'aime pas, déjà, Lawrence dont les courts cheveux noirs et les angles aigus si harmonieusement sur ses traits se marient ; Lawrence, rat d'opéra maladroit qui sur scène fait trois boucles et s'écrase contre mes dents.

Enfin, il y a Clive, bien-sûr – et Clive, beau vieillard, quel est ce goût pour les gens jeunes que je te découvre ? Toi, vieux bonhomme dont la bonhomie surpasse la vieillesse : trente et un an, trente-et-une dents, c'est qu'il a bon pied bon œil, l'ancêtre.

Et voilà, nous sommes quatre, comme les pieds d'une table, les murs d'une baraque, les libertins de Sade, ou comme les mousquetaires si l'on admet l'intrus qui fait figure de proue – d'Artagnan, moi – nous sommes quatre, force un peu trop rigide, nous sommes quatre et c'est bon.

Et au milieu, debout encore un temps plus tôt, attisant l'ivresse en pouffant, les deux mains sur mon verre à la façon d'une enfant dont la naïveté est un œil de l'esprit, ou comme une aliénée dont les deux yeux trop emmerdés nécessitent un troisième et le trouvent parfois, je ris ; et mon rire

imbécile étonne l'assistance. Que vois-je ? Nul ne le sait. Mais quoi qu'alors je voie, d'une réalité grossière au masque surfait, d'un possible effroyable aux relents oniriques ou d'un sombre avenir à la queue de serpent et aux yeux de braises, je ne veux pas le voir. Et c'est là tout mon rire, c'est un rire qui dit : « ne me les montrez pas ! Gardez vos flammes noires et vos infâmes reptiles ! Gardez vos gens brûlés et vos mondes en cendres ! Ne me les montrez pas ! Gardez vos prophéties ! ».

Voilà, c'est ainsi : je me marre, idiote, stupide, abêtie par moi-même, parce que ce viol, les flammes sous la terre et celles à la surface, les nuages grondants, les vents secs, je n'en parlerai pas. J'ai ce rire euphorique de la rave (oui, j'aimerais divaguer), je parle avec Lawrence, je veux qu'il parle de lui. Et que dis-tu, Lawrence ?

Lawrence, tu me dis – sans un mot, ce me semble – ton appartenance aux masses dérégées qui s'auto-baptisent « marge ». Mais je souris, toujours, radieusement, largement, car il faut mettre à l'aise les gens que l'on débauche. Lawrence, beau garçon, qui a souffert comme tout adolescent doit souffrir, un instant, est Lawrence tout court – ah ! que les gens sont jolis quand ils remettent en cause ! Lawrence au joint si parfaitement roulé, qui sourit en lâchant un nuage de fumée quand il tire trop dessus. La belle façon de dire : « je lâche le surplus et garde l'essentiel » ! Quelle coquetterie qui travestit en élitisme son renoncement !

Nous n'échangeons que des mots, vraiment, ce n'est pas de la hargne que tu lis, ce n'est que l'irritation continue, malgré l'ivresse qui peut-être la décuple, de voir partout l'infamie des attitudes – ce genre que tout un chacun se donne.

Tu souris moins déjà, Lawrence : tu me parles de têtes aux peuples sans visage, et tu me convaincs presque en évoquant la phrase qui immortalisa Patrick Lelay au panthéon des salopards nuisibles : « ...temps de cerveau disponible pour *Coca Cola* ». Mais tu n'es pas dupe de tes propres mots : tu prêtes à l'incendie, à la coulée de boue, une éminence grise, comme si une poignée d'infirmités de la cervelle pouvait diriger, par quelque abrutissement général, un courant si puissant. Ces glissements de boue sont le symptôme affreux d'un problème plus vaste : de rares immenses troncs dévastent les nageurs, et d'autres, parpaings, coulent. Mais un instant – l'euphorie rhétorique – tu veux croire que le tronc pousse la boue, m'en convaincs presque, alors je m'égosille : « mais si tu les connais, les responsables, tue-les ! »

Là, suspendons le temps. Les derniers mots résonnent, se répercutent sur les regards. Et ces regards, qu'expriment-ils ? Ils expriment chez Samaëlle l'indignation d'un curé dont la chapelle on profane, chez Clive, l'alchimiste, l'étrange plaisir intérieur d'observer les réactions, chez Lawrence, en revanche la fureur aussitôt recouvre la surprise : voilà un horizon qui supprime l'ancien, c'est l'horizon du choix, c'est celui de l'action, le bulldozer enragé qui abattra tout fatalisme simulé. Il est mis à l'épreuve et le sait, par la minette aux cheveux teints, au regard humide de pendu, aux nasaux fumants – bourrée, complètement bourrée.

Samaëlle éteindra le feu d'une voix froide (c'est elle qui n'est pas dupe) : la coulée est coulée, et l'arbre n'a jamais propulsé le torrent. La fureur s'efface derrière le voile de l'amusement, le garçon soulagé quitte le sofa vers sa sœur, sa sœur aux mains plongées dans la machine, qui secouant ses cheveux tend une bouche pâle vers le joint. Il le présente, la braise se réveille, quelque part un parpaing coule dans une boue noire et il est bienheureux d'être à l'abri des flammes.

Samaëlle, délicate, tète le lait narcotique et derrière la fumée, son regard croise le mien. Les voilà, tous les deux, unis dans ce tableau figé, elle à genoux, dominante, car elle le possède ce frère que j'accable et me le signifie de cet œil implacable dont la souplesse alors me demeure inconnue. Semblable à la machine, elle s'ouvrira un jour, répandant son essence ; semblable, elle saura dévoiler son amande, qui sous la carapace n'en sera que plus tendre ; semblable au métal, elle révélera la résine et semblable au cœur même de la machine disjoint par l'haleine brûlante d'un vieux sèche-cheveux, son épine liquéfiée glissera de ses os blancs. Semblable, elle mollira dans la chaleur, mais ce mois de janvier n'est pas propice encore à tant d'honnêteté, et Samaëlle est dure, les cheveux en bataille, l'œil sauvage.

Le ton monterait trop. Il monterait, entremêlé de ces rires explosifs que la gêne entretient. Il monterait aux larmes, aux humeurs écumantes, s'arrêtant juste avant que les coups n'interviennent. Il quitterait longtemps le champ de la logique, jouant jusqu'à les irriter des cordes passionnelles. Samaëlle et son frère évacueraient la scène au cours de ces pathétiques hurlements où la raison n'est plus, les mains chargées de remerciements hallucinogènes. Et moi je resterais, épuisée, ivre par delà le possible, Clive essayant, une fois déjà, de mieux me calmer pour mieux me baiser. Moins qu'à demi consciente, j'opinerais sans cesse, dédiée à ses mots que je n'entendrais plus, mais accrochée, sans doute, au lien de ceux qui aiment.

Les deux infâmes n'attendraient même pas l'ascenseur pour avaler leurs champignons, mâchant longuement, que le jus s'en extraie, que l'essence – toujours elle –, s'écoule sans tarder. Les doigts épais de Clive remarqueraient la disparition du pansement, ce bout de rien qui deux fois dans l'année a recouvert mon ventre. Il s'étonnerait, comme s'étonnerait bientôt le binôme salasse, il me reprocherait d'avoir mal fait les choses, ils m'oublieraient avec empressement, ses doigts experts nettoieraient les caillots d'encre mêlée de sang dont l'alcool accélère le rejet – eux, n'y pensons pas, verraient dans les dallages blancs du métro parisien toute la palette du spectre se dévoiler à leurs yeux seuls –, mes yeux se fermentaient d'eux-mêmes, plissés avec tant de vigueur que derrière ces paupières, les dallages argentés miroiteraient : enfin nous serions proches.

Non loin lui-même serait Trent Reznor, hurlant depuis vingt berges qu'il va tout cramer, et le montrant à sa façon dans la combustion du solfège à laquelle il se livre. Similaires un instant, Clive déconcentré qui soude ses aiguilles par Nicki, similaire, moins qu'à demi capable de rouler un joint mais persistante, toujours ; *idem* Samaëlle au rire à peine retenu devant les entrelacs colorés d'un plan de métro qui fusent et se rejoignent, illisibles, et semblable, Lawrence, acharné à renouer ses lacets sans comprendre qu'il est des soirs où il vaut mieux laisser la gravité nous prendre que perdre une heure à des nœuds que nos yeux ne peuvent plus comprendre.

L'incapacité on la recherche, et quand on la trouve on s'y vautre, avec toute la paresse qu'on sait déployer. Ainsi se vautrera Nicki, mais le joint à la bouche, quand Clive, sur elle, devra coucher ses mains énormes, perçant avec insistance son ventre, les aiguilles enfin soudées. Ainsi, le duo marchera sans tomber vers de prochaines épreuves, des plus insurmontables. Aux heures tardives, les mines abattues du métro, comme il se devrait toujours d'être, gagneraient en comique ; Clive percerait ma peau, Reznor mes oreilles, Lawrence, enfin, la poche des passions que doit être mon cœur – l'abandon, son abandon, qui me pousse en avant, je m'y accroche comme s'accrocher à la douleur seulement parvient à la calmer.

Mais l'épreuve insurmontable est souvent inattendue : quand au hasard d'un tunnel une rame on rencontre, les déluges aveuglants, le vacarme soudain, voilà qui vous jette à terre sans crier gare, voilà qui vous jette à terre dans les rires vomissant hors de vos gorges, comme jaillissent des gorges les gémissements caves que l'on crache en reconnaissant dans ces

sons les flammes qu'on occulte, comme on crie de douleur, de joie et de pitié, le ventre en miettes, l'âme ouverte au couteau, suffoquée.

Lawrence et Samaëlle quitteraient la rame pour le quai, le quai pour l'obscurité qu'on met entre les quais. Mes ténèbres, l'apaisement, je les trouverais dans sa chaleur qui serait tour à tour langue ou gland, ses mains gigantesques, cet autre que l'on aime, cet autre qu'on ingère, cet autre qui car on l'ingère est aimé. Et quand, tapis dans les recoins le couple tremblerait, chaque fois que surviendraient ces volées de lumière et le chant métallique des rames vrombissantes, chaque fois, je veux le croire, ils s'agripperaient comme un seul, comme nous, comme Clive m'enserrant saurait époustoufler ma notion du plaisir, ainsi qu'une tour de garde fichée sur une colline « repousse l'horizon idéal », chaque fois, je veux le croire – je le sais maintenant – Samaëlle détournerait les yeux, la tête fichée dans les creux de son frère, son frère aux yeux béants parsemés des éclats diamantins, ouvert de tous ses pores – et chaque fois, chaque fois, Clive redéfinissant mon idée du bonheur élargirait le champ de mes possibles par delà la courbe d'un horizon vague.

Et quand il me viendrait, décidé à agir, Lawrence m'apparaîtrait tel que Clive en parlait.

Tu laisses la femme Jézabel, soi-disant prophétesse, enseigner et égarer mes esclaves pour qu'ils se prostituent et mangent des idolothytes. Je lui ai donné le temps de se convertir et elle ne veut pas se convertir de sa prostitution. Voici, je la jette au lit, et ses complices d'adultère à une grande affliction, s'ils ne se convertissent pas de ses œuvres. Et ses enfants, je les tuerai à mort. Et toutes les églises connaîtront que moi je scrute les reins et les cœurs, et je vous donnerai à chacun selon vos œuvres.

(...) Et le vainqueur, celui qui garde mes œuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai pouvoir sur les nations. Il les fera paître avec une trique de fer comme on brise des vases de poterie.

(...) Je sais tes œuvres et qu'on dit que tu vis mais tu es mort. Réveille-toi, raffermis ce reste qui allait mourir, car je n'ai pas trouvé tes œuvres remplies devant mon Dieu. Souviens-toi donc de ce que tu as reçu et entendu, garde-le, convertis-toi. Si tu n'es pas réveillé j'arriverai comme un voleur et tu ne sais pas à quelle heure j'arriverai sur toi.

(...) Je sais tes œuvres et je sais que tu n'es ni froid ni chaud. Si seulement tu étais froid ou chaud ! Parce qu'ainsi tu es tiède et ni froid ni chaud, je vais te vomir de ma bouche. Parce que tu dis : Je suis riche, je me suis enrichi, je n'ai besoin de rien, et que tu ne sais pas que tu es malheureux, pitoyable, pauvre, aveugle et nu, je te conseille d'acheter de moi de l'or épuré au feu pour que tu sois riche, des vêtements blancs pour que se vête et ne se montre plus la honte de ta nudité, et du collyre pour tes yeux, pour que tu voies.

Moi ceux que j'aime, je les trouve coupables et je les forme. Aie donc du zèle, convertis-toi. Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je dînerai avec lui et lui avec moi.

Cette nuit là, enfin, mes rêves seraient heureux.

Je rêverais Paris, reconquise par les bêtes, surmontée par la flore, en essaim énorme, agitée de toutes parts. Dans son ventre de ruche, sous des cieux étoilés obscurcis par les branchages, on verrait s'épanouir l'humain, le batracien et la fleur carnivore. Le roi de la jungle, dans la jungle noire de roc artificiel, reconquerrait son trône, et il y siègerait non en dieu distinct du monde, non en rêve judéo-crétin de grâce immaculée, de grâce inatteignable, non comme icône mais au cœur de la horde insatiable, là d'où il s'est extrait, où il retournera.

Je rêverais les déferlements de joie, les cris rauques, les gémissements ; je rêverais Paris, parée en carnaval sans fin. Dans l'ombre, les tambours, cœurs de peau, célèbreraient la vie. On boirait des nectars inconnus jusqu'alors, produits de nos ivresses, du sang des bêtes vaincues, on se gonflerait jusqu'à vomir et au matin, le cœur libre et l'esprit encore lourd, levant un œil hagard vers le soleil voilé, poussant un soupir rieur, on mordrait à belles dents un jarret cru.

Je rêverais Paris, parsemée d'éclats sales, et d'ombre, et de glycines, et de baisers gourmands. Je rêverais Paris, ville grise peuplée d'Arlequins noirs. Et dans son ombre, et dans ses creux, nous ronflerions bien gravement, comme la marée, dont peu à peu, la poitrine monte et redescend.

Cette nuit donc, mes rêves seraient heureux.

Je rêverais un monde en symétrie du nôtre sur mon axe : un monde exigeant, fin gourmet – plus que moi – un monde de partage sans arrière pensée. Ce serait un monde humble, un festival hippie où, en lieu et place des hippies, des dandys en haute-forme chanteraient la grâce des muses. Qu'on m'excuse l'imagerie.

Ce serait, depuis l'aube jusqu'au crépuscule, une rivalité farouche, une rivalité fraternelle, celle dont l'écrasement du rival ne prime pas sur son estime. Ce serait une vie dans le regard d'autrui, à chercher non son consentement, non son approbation mais sa joie, son étonnement, sa curiosité piquée à vif, sa jalousie un peu salope quand, levant le poing, les yeux clairs, il clamerait à qui voudrait l'entendre qu'« il l'a fait ! Je ferai mieux ! ».

Cette nuit-là, c'est certain, mes rêves seraient heureux.

Brilleraient dans le ciel une étoile minime dont la lumière d'insecte me serait réconfort ; et du sol jailliraient des branches spiralées grimpant jusqu'aux étoiles, dont tous à leurs vue s'écrieraient comme un seul : « Le voilà ce sacré que nous avons renié ! Pas ce père fouettard perché entre deux cumulus ! ». Car elle est là, la vie : dans les « petites choses ». Chercher dans l'excessif, c'est se vouer à l'échec.

Sur moi, Clive encore, parlerait d'une voix suave et doucement prophétique. Et dans ma peau cédée à toute la tendresse de ses mains de colosse, il appliquerait d'autres lézards – trois autres. Et leurs pattes seraient une tête à un autre, inextricablement mêlées en un puzzle impossible. Tandis que dans mes chairs l'aiguille vibrerait, labourant mes tissus et me tirant cris de plaisir, de douleur et de joie, les larmes corrosives du souverain émoi, il parlerait, et ses paroles douces et sa voix caressante tireraient à mes yeux d'autres larmes encore.

Il dirait : « Nicki, tu es prophète.

« Nous te serons apôtres.

« Jamais tu n'auras à hausser la voix.

« Jamais tu ne seras contredite.

« Et plus jamais tu ne seras seule.

« Mais tu ne devras pas les décevoir, car sans toi ils iront ainsi que dans la brume.

« Maintenant va. Lève-toi, rassemble tes armées, brandis le poing, commande ! Il est venu le temps de faire changer le monde ! »

Ce n'est pas l'œil qui est victime de la drogue, ce n'est pas l'oreille, pas la peau, c'est l'acceptation que l'on veut prendre des choses, c'est l'interprétation qu'on en tire. L'identique réalité se vêtira nouvellement jusqu'à vous apparaître comme un théâtre de marionnettes aux ficelles fluorescentes.

Et vous vous boufferez les lèvres.

L'acide ne se limite pas à vous rendre joyeux, rigolards, et vous faire oublier ce qui vous mine. C'est au-delà des lumières vertes et des diamants iridescents qui vous bondissent à la gueule : car si la vue telle qu'on l'entend, la vue avec les yeux, si la vue est modifiée, c'est qu'avant elle autre chose l'est. Ce ne sont pas les oreilles qui s'altèrent, on le sait : c'est cette cervelle, cette putain de cervelle, la serpillère mollassonne là-haut dans la Voie Lactée.

À celui-là qui veut, dans le noir de ses ongles, voir des océans vides ; à elle, l'incorruptible corrompue, dans ses abysses de pécheresse, l'hallucination dévoilera des blancs sans précédent, des vices vertueux, des voies claires. Il en résultera l'œil salasse, le rictus émacié, la pommette tremblante, le rire infernal de l'idiot. Mais est-ce l'idiot du village ou l'Idiot de Dostoïevski ? Sont-ce les horizons infinis, « cinquante onomatopées différentes, simultanées, contradictoires et chaque demi-seconde changeantes » ? Ce qui a fait peur à Rimbaud, est-ce la facilité de son œuvre, son manque d'estime face à lui-même, sa propre valeur, en un sens : l'impression d'absence de génie là où tous les autres en verront ? Est-ce une « relativité du génie » ? Sont-ce un ensemble de lois connexes ou non voulant qu'au fond, peu importe, le hasard fera sa chose, et jamais nous n'y comprendrons plus que nous n'y voulons comprendre ? Tout cela arrive-t-il par hasard ? Mais au fond, où peut-on vouloir en venir ?

Il pleut.

Une goutte de sueur roule à l'identique d'une larme.

Depuis le lit de Clive, j'écoute la tempête au dehors. Les vents puissants roulent sur la ville ; au loin, l'incendie attend son heure.

Comme en lendemain de fête, je grelotte. Mes lèvres sèches, mes yeux secs, mes bronches carbonisées couvent des restes d'amphétamines. La cour est calme. C'est dimanche. Une semaine sans quitter sa piaule. On peut entendre la braise quand je tire sur ma clope.

Tout mon corps me fait souffrir, mais au moins je ne pleure plus. Peu à peu, mon horizon se déplace, c'est un procédé pénible. Je cautérise la plaie. Je revois encore et encore la lame fendre les tissus, il faut du temps pour s'y faire : une semaine, peut-être plus. Peut-être, à force de voir, à force de se dessécher, mes yeux ne se fermeront-ils plus. Il est prudent et pourrait s'avérer fort utile de ne plus pouvoir s'aveugler.

À celui-là, cet œil oublieux du repos, cet œil d'insecte révélé, un monde particulier est offert. C'est le nôtre. C'est le sien. Les heures de sommeil manquantes, la brûlure de l'astre et les vertiges qu'elle suscite, l'insolation intérieure, offrent un regard nouveau. C'est un monde dénué d'évidence, un monde insolite, burlesque, vierge de répétition, de solutions imposées, un monde riche autant qu'une jungle de fauves tapis sous les fougères, de fruits vénéneux aux robes suaves, de dangers insoupçonnables, de brûlante amertume, parfois.

L'œil du révélé va, confiant, parmi les serpents aux crocs lourds, parmi les mygales velues, affamé de phénomènes sans cesse plus équivoques. Il aiguisera son sens inné de l'analyse, de l'interprétation créative, en multipliant les reflets, en les réduisant au moindre, en prenant ou non recul jusqu'à perdre l'évidence. Cet œil, ce fléau pour qui tout se dévêt jusqu'à paraître neuf, jouira impunément. À celui-là, l'automate, l'inconscient, le monstre possédé par la nécessité, je souhaite les firmaments improbables et les ombres mordantes.

Et parfois, en pleine descente, cet œil averti même, épuisé par le flot continu qui le frappe de tous bords, cet œil qui sait mirer sans pouvoir s'en garder, l'œil du curieux en sorte, l'insatiable curieux qui même fatigué reste ouvert et nerveux, parfois cet œil voit d'étranges choses.

L'œil averti verra les fées au bois et le dragon au Loch, et s'il est alcoolique ou simplement canaille, il lui arrivera un jour sous champignons, en glissant sur la rampe toujours bien mal vernie de la descente, de se perdre dans l'ombre de l'un de ces pubs dont la ville Pigalle ne compte plus les enseignes ; et au fond de sa pinte, là, au bout du comptoir, relevant un œil torve tout parcouru encore des visions de sa drogue, il s'étonnera, peut-être, à deux pas des flicards qui parquent en pleine rue les veilles d'élections, de voir sous ses yeux échanger, l'air de rien, de gros sachets de poudre non identifiée contre d'épaisses liasses.

L'œil averti voit les fées et les monstres, le flic et le dealer, et l'avant et l'arrière, et il rit bien, parfois, quand la consternation passe. L'Impasse est de ces lieux qui facilitent le rire et la consternation.

C'est dans l'Impasse que le temps pour la troupe se sera écoulé, dans l'Impasse, à l'abri, que le ciment prendra, dans cette Impasse souterraine, lieu de confort et d'aigreur, cocon aux parois écharpées. Le temps, qu'on assimile à l'eau – celle-là dont on dit qu'elle est toujours pressée –, aura fait sa chose : le temps aura coulé, donc, depuis les cris effrayés des premières minutes, les révélations souterraines, les yeux planqués dans les recoins d'un frère, depuis les horizons repoussés de plus belle, le jet de réactifs dans les fluides instables.

L'hiver a laissé place à des bouffées insanes d'étouffante chaleur ; partout dans le pays l'animal s'échauffe, le corps se réveille : on boit, on crie, on baise. Nos quatre personnages ne font pas exception : chez eux ils baisent, un peu partout ils crient, mais c'est dans l'Impasse surtout que les verres se vident, pour s'emplier à nouveau dans une valse enfiévrée. Et les

vins épuisants qu'ils se font absorber, comme un engrais sauvage, une hormone puissante, nourrissent le quartet ainsi qu'un végétal : vif comme le chiendent, tenace comme la ronce, souple comme le lierre. Dans l'Impasse, les vins les plus variés aux effets inconnus, mêlés d'ivresses illicites, sur des esprits sagaces et prompts à réagir, ont des effets puissants sur lesquels il vaut mieux ne pas s'étendre là. Mais après quelques verres, l'expérimentateur, le démiurge, Clive, confirme chaque soir que l'Histoire est en marche.

Nicki parle beaucoup ; Samaëlle entend tout ; Clive écoute et corrige les dérives faciles, les évidences fades, les bruits que la jeunesse émet à chaque instant ; Lawrence, voilà qui fait bien plus : Lawrence à l'équilibre bousculé, qui a su en trouver un neuf, Lawrence complète la matière, Lawrence renvoie la balle, Lawrence *supporte*, comme Atlas supporte la voûte du ciel et comme un passionné supporte son équipe – c'est déjà faire beaucoup – : Lawrence maintient l'enthousiasme à son pic, à cette euphorie volontaire où germe la graine des grandes choses :

« Je veux, en fin de compte, je veux le voir, ce feu, s'étendre sur nos têtes. Je veux le voir, ce dragon dont on entend le ronflement : je veux le voir vociférer, décharger ses entrailles haineuses sur la Terre.

— Je veux, dans les méandres infinis des flammes, entendre le tonnerre qui les a déclenchées. Je veux voir les corps noirs se soulever de terre, je veux voir l'homme mort au regard extatique ouvrir grand les yeux, les poser sur le monde, et brûler avec lui.

— Je veux voir l'air roux et les mers embrasées, l'écorce calcinée s'effondrer sur elle-même ; je veux voir les jeunes gens, boursoufflés et souffrants, lever un poing rageur vers le soleil absent, et leur peaux se flétrir et tomber en lambeaux.

— Je veux voir le ciel « bas, taché d'horreurs mystiques, illuminant de longs figements violets ». Je veux voir la colombe couverte de pustules, et comme un oiseau rare, perdre ses plumes en vol.

— Et quand de ce brasier nous toucherons les cendres, et que nous sentirons les âmes nous parler, je veux voir des cieux un océan descendre, et dans l'indéfini tous ces corps emmêler.

— Alors il n'y aura plus ni guerres ni conquêtes, et les chamailleries s'éteindront dans la vase.

— Et c'est dans cette nuit que l'homme renaîtra, le dos tourné au jour, les yeux dans la tempête ; et quand trouvant ses mains, il palpera sa tête, il

n'y reconnaîtra qu'une outre de plasma.

— Car l'indéterminé deviendra sa nature.

— De même il en sera des engeances futures.

— De même sera l'homme ayant connu la fin, qui, d'un lac de cendres s'échappant à l'aube, saura coucher sur l'eau un regard incertain et respirer l'aurore...

— Pour l'homme qui s'extrait d'un océan fertile où s'entassent les morts qui lui sont père et mère, pour cet homme il n'est pas de rêve plus stérile qu'un monde bien huilé de peuplades amères.

— Un monde dans lequel la jouissance s'achète, un monde coloré comme une supérette.

— Ah ! L'infamie nauséuse ! L'abomination rance ! Pusillanime et sans ambition – j'en ai mal...

— Il y a une mauvaise herbe qui nous suce la sève ; ténia dans le cul d'un ténia plus grand, plus vaste, plus nombreux. Parasite.

— Il faut du vermifuge (c'est Samaëlle, ça). Il faut du vermifuge et tous les expurger.

— Oui, mais ce sont les nôtres...

— Jouons au docteur !

— Oui, mais c'est notre espèce qui nous parasite !

— C'est un cancer, en somme : la dégénérescence que vous attendiez : prolifération anarchique des hommes.

— Mais c'est hiérarchisé.

— Arrête, on sait bien que non.

— Et comment combat-on une coulée de boue ?

— On ne la combat pas.

— On l'évite, on l'endigue, vite avant le déluge !

— On la freine.

— Un barrage ?

— Comme une opposition : un million contre quatre. Belle affaire.

— Quand la minorité s'oppose au plus grand nombre, elle le fait par la force.

— Du terrorisme, en somme.

— Faut voir les choses en face.

— Oui, voilà, c'est le mot : tu veux terroriser.

— Terrifier suffirait...

— Rien n'est moins sûr, Nicki.

- Il nous faut des exemples.
- Des coupables établis.
- Il nous faudra frapper à des points stratégiques.
- À des points qui constellent avec l'univers.
- Avec le reste... »

On reste pensif, on a peur. L'acte évoqué en hiver, on n'en reparle pas, on ne sait pas, on occulte. Chacun s'en fait son idée vague. Les verres tintent ; les doigts comme les lèvres tremblent un peu, la chaleur des vins forts les détend. Dans l'obscurité de l'Impasse, un instant les yeux vacillent, puis deux à deux se figent. Et vers quoi se figent-ils ? Vers la porte. Alors, des afflux sanguins, des « quoi » interrogatifs, des nasaux qui fulminent, une mâchoire qui tremble. Que voit-on ? On voit ça : trois violeurs décontractés se trémoussant vers le bar, leurs rires, leurs blagues plutôt drôles mais qui puent la tourbe, l'excitation retenue d'acheter des soporifiques et de renouveler leur crime. (L'Impasse est de ces lieux où le client se plaint si personne ne met de drogue dans son verre) C'est le barman qui leur en vend, l'affreux maigre aux traits creusés, à la bouche tordue, à l'œil lourd. Les mains fébriles de Nicki manquent de renverser son verre. Leurs visages souriants, qu'elle n'a vu que souriants mais qui ont bavé, rouges, raillards, penchés sur elle en pouffant, peut-être, lui auraient murmuré de cyniques mots d'amour.

« Il nous faut des exemples, des coupables établis. »

Inlassablement, ce parpaing – toujours le même parpaing – s'enfonce dans sa boue à la manière dont cette voiture peut pénétrer le bois, et les violeurs, encore, cette bouche obscurcie qui leur est familière ; la nuit et ses ivresses est mère de tout crime.

On les suivra à mi-distance, en silence. Ils ne seront pas vigilants : Samaëlle, dans leur voiture, retiendra leur attention. Comment s'y sera-t-elle trouvée ? C'est l'appât, un appât volontaire, figurez-vous – ça nous a tous étonnés. Quel rôle dans son jeu auront joué les regards avinés de son frère ? Impossible de dire. Mais sitôt l'eut-elle dit l'eut-elle fait, la sorcière – ce beau spectacle – : des ténèbres voilées des tréfonds de l'Impasse, émergeant pour eux seuls – rien que pour eux : rien que pour le chacal, le vautour et la hyène – la nymphe moderne, ses longues mèches brunes fouettant ses joues rougies.

Et tapis dans notre ombre, nous le pressentirions, ce point de non-retour. Il embaumerait de ses fragrances fortes chacun des battements de nos cœurs. Il embaumerait mes mains fébriles, mes yeux fébriles ; il embaumerait les sourcils froncés de Lawrence ; il embaumerait les mots de Clive et surtout les oreilles du barman – le barman criminel, trois fois coupable de complicité de viol. Que des mots et des gestes de Samaëlle embaumerait-il ? Je ne le sais. Rétrospectivement, nous péririons du savoir ou de l'ignorance de Sam en la matière : l'eut-elle toujours senti, toujours su, toujours fui, ce point de non-retour, que nous n'en saurions rien. Samaëlle serait notre première victime.

Immanquablement, viendrait le temps de nous aussi nous enfoncer dans la nuit, de sans métaphore sombrer du côté criminel. Mais nos crimes... nos crimes seront justes, n'est-ce pas ? Alors, quelques moments horribles – peu de moments, beaucoup d'horreur. Il faudrait découvrir trois violeurs juvéniles et une Samaëlle à terre, enlacés, inconscients, dans des poses de pantins ; des sexes à l'air. La méthode pourra surprendre : d'autres auraient pris la main dans le sac. La fin justifie les moyens : pas de marge d'erreur – figurez-vous, lecteur, figurez-vous que Sam elle-même aura bien insisté pour qu'on ne rate pas la proie dont elle serait l'appât (on la comprend). La rage muette de Lawrence masquerait péniblement le germe de la démence, le sourire languide de sa sœur émergeant des brumes toxiques, et derrière, contemplatif, Clive nous appuierait sans un mot. Alors, enfin, les mains encore blanches mais presque pleines de sang, le goût de la sueur effrayée des victimes grimant à nos narines, nous connaîtrions un moment de paix incommensurable : sous la lune bouffée par l'ombre des branchages, entre complices encore innocents, la félicité de l'engagement nous gonflerait d'espoir, de vindicte et de ce soufre rouge qu'est le sel de la vie : car une fois pour toutes, une fois et à jamais, enfin, enfin, nous serions unis.

Et puis beaucoup de maladresse – la faiblesse d'une idée qui se confronte au réel – : on ligoterait les canailles à un arbre avec leurs propres pantalons, on leur fermerait bouche et yeux avec leurs t-shirts en lambeaux, on ferait beaucoup de choses avec leurs corps abandonnés, et comme eux, quelques temps, nous nous sentirions divins.

Que faudrait-il, alors, pour que tombe l'euphorie ? Il faudrait tout d'abord qu'on me donne la première pierre en espérant que je la jette : il faudrait cette minute interminable, qu'on me presse, sans un mot, sans un

soupir, que par son existence on me presse, qu'on attende de moi – « tu ne devras *pas* les décevoir » – : il faudrait que j'agisse pour tout le monde sauf moi-même pour commettre la première erreur. Je ne jetterais pas la pierre : je débiterais aux bourreaux-victimes un discours moralisateur assez nul qui offusquerait, qui enflammerait, qui *décevrait*, au fond, Samaëlle avant son frère.

Alors, la grande confusion : des cris, des larmes, de grands bras qui m'enserrant retiendraient cris et larmes, le râle d'un cutter comme d'une lame de crécelle, mais voilà : « ils ont le droit. Samaëlle a le droit », et je n'y pourrais rien. « Quoi, c'est tout ? C'est fini ? Tu te dégonfles ? Tu flanches ? » : verte de rage, bleue de colère, d'un turquoise semblable à celui que plus tard je lui découvrirais, Samaëlle, nocturne, blanche comme une lune aux reflets de néon – la fille est née dans une morgue, on croirait.

Déjà, il leur faudrait des heures pour me calmer.

Mes lèvres brûlent encore du vin servi hier. Si je ferme les yeux, dans la nuit, en fin de compte, c'est que tout tourne trop pour que je m'y attarde. Mon ventre tapissé de nappes purpurines, du piment mariné dans ma cuve stomacale, petites peaux séchées, en miettes sur le goulot, cramoisies.

Heureusement, dans l'ombre, que tout tourne, pour rompre l'implacable fixité du monde. Oh ! Que je chéris mes rêves horribles, car leur unique horreur sait m'être réconfort ! Le monde finira en ruines, vous savez. Il y aura dans l'air des poussières mortelles. La surface consumée cèdera au cimetière. Nous vivrons dans un temps au-delà du temps, un temps d'absurdité dépassant l'entendement, un temps de plaisirs inutiles et de festins sans valeur : la Babylone apocalyptique. Alors, quand tout le tableau ne sera plus qu'un champ de mal et de misère, je me relèverai, sobre, et ne boirai plus. Mais pour l'instant je bois, il le faut bien.

J'aimerais qu'autre chose prenne la place de mes yeux chauffés par la fatigue, la drogue. Une boule de suie, un dé, une balle de golf, un glaçon taillé en forme de licorne. Éteignez les chandelles, faites taire le vent ; je ne sais de repos qu'entourée de néant.

Viendra bien un moment quand mes sens se tairont, quand j'aurai longuement assourdi mes oreilles, quand ma langue brûlée ne saura plus le goût, viendra bien un moment où je pourrai renaître. Viendra bien quelque réconfort chaleureux, utérin, dans l'anéantissement pur et simple du monde, qui, me touchant la joue, saura à me bercer. Il le faut bien, sinon dans quelle

obscurité descends-je lentement ? J'œuvre à le découvrir. L'insolente clarté, la promesse d'aurore, pousse mon dénuement dans ses retranchements. Lentement je m'éteins et me ferme au dehors.

La drogue est un allié fidèle.

La drogue est un allié fidèle jusqu'à ce que tu réalises qu'il n'y aura pas d'aurore. Il n'y aura *pas* ce changement que tu crois nécessaire. Il n'y aura pas de balancement sous les lois de l'harmonie. Il n'y aura rien d'autre que ce qui a toujours été : tu n'as que cette angoisse de voir le fil du temps te glisser entre les mains sans bien savoir qu'en faire. Tu n'as que l'inévitable et constant changement, qui ne t'attend pas, qui n'a pas besoin de toi, qui advient, invariable. Alors comment savoir ? Ce tableau peint d'absurdité, qu'en faire ? Qu'est-ce enfin qui doit primer ? Les joies exponentielles ? La construction ? La performance ? Qu'advindra-t-il de nous dans des générations, quand nous ne serons plus que dispersés, fantômes privés de choix flottant dans l'imaginaire collectif – ou non –, qu'advindra-t-il alors de ces tourments ? Poussières.

Tout plutôt que de périr, vieillard, en découvrant trop tard qu'on a trop hésité. Entendez-le à chaque instant, ce tic-tac discret, irréversible. Personne n'est bienvenu ici, personne n'est attendu. N'oubliez pas de prendre une paire de crocs à l'entrée, vous en aurez besoin. Sinon, ténez à mes mamelles narcogènes : je saurai vous mener vers les paradis verts.

En fin de compte, la divergence me renforcerait. En conviction, en influence, en de nouveaux moyens, de nouvelles ambitions. La presse, à juste titre abasourdie, n'entendrait rien de juste à nos crimes. Déjà. « ...Trois adolescents castrés au cutter... gravé *violeur* sur le front... » N'ont qu'à mettre une casquette, ça cachera leurs sales gueules.

Il faudrait préciser, élargir notre portée. Il me faudrait dompter d'une main de fer mes légions assoiffées. Pour traverser les flammes, il faudrait un itinéraire chaque jour plus précis. Pour accepter de retourner vers mes vilains comparses, il faudrait force, abnégation et discipline, trois choses nécessaires à toute insurrection.

Il faudrait au chamane puiser dans le creuset de son inspiration la force d'avancer. Des poudres magiques, il y en aurait, des décoctions, des herbes... remèdes venant d'un temps où l'ennemi était l'Autre, le démon dans le frère, le diable dans l'enfant. Des armes spirituelles pour affronter un mal insidieux et abstrait.

Et il y aurait des nuits brillantes autant que des jours où, mâchant comme la Pythie, les paumes vers le ciel, je déclamerais les commandements dictés par l'intuition poétique, par la nécessité. Il n'y aurait pas de mythologie factice comme en cherchant les lecteurs de Werber. Il n'y aurait que la nécessité, la froide nécessité de l'instinct, élimée sur les bords par les plis de l'ivresse. Et cet instinct farouche nous dirait de lutter, car le renoncement serait comme la mort.

Alors nous lutterions. S'il leur fallait du sang, ils l'auraient, mais l'essentiel, le bon. Nous ferions des exemples et revendiquerions.

Bien du malheur à ceux que le conflit à ceux que le conflit répugne : il marchera sur l'ombre de vos tombes, lui qui lèvera la torche pour mieux l'abattre ! Car en ce jour funeste que nous célébrons, la guerre est déclarée. Et quand parmi les lâches, les pleutres et les couards tomberont les corps vides, la soif du vampire insatiable et constante ne se satisfera que de sang décideur. Et le tombeau du monstre ouvert d'une main lasse ne sera refermé que par une main forte, quand le vampire enfin, las d'avoir moissonné une terre indécise, y aura vu éclore le bourgeon indomptable, le héros légendaire, le peuple, le vainqueur, irradiant quelque force intérieure : la volonté, sans doute, face à laquelle il tombera, ce diable, moins sous les coups vengeurs que face à l'incroyable ange protéiforme dont la volonté règne sur le réel. Oui ! Il s'écroulera, stupéfait, à genoux, et bénira le ciel au moment de mourir, maudissant l'indécis, le mou, le paresseux, et jurant au vainqueur de rejaillir un jour de son obscur tombeau si sur son front glorieux la couronne doit pencher !

De nouveau, comme toujours, le sang regonfle mes tissus, l'énergie peu à peu me revient : le sevrage a du bon. Dans ces moments, l'alcool est votre allié, plus opportuniste qu'autrui : laissez-lui l'ascendant et vous serez sa chose, comme je suis sa chose ce soir.

La volonté est chose étrange, plus fluctuante que le sang, plus brutale que l'amour, à l'image duquel parfois elle s'évanouit, une heure, un jour. Relevez-vous, alors, déterminé à ne plus le poser ce genou, et vacillez quelques instants, les yeux sur l'horizon dans la quête acharnée d'un devoir – le but, la mission sacrée, n'importe quoi pourvu qu'il y ait destination –, il sera toujours temps de faiblir plus loin. Faiblir ? Se ramollir, oui ! au sens où dur est fort est un esprit buté, un esprit décidé à un but arbitraire. Remettre ce but en cause, voilà qui demande plus de force : la force de poser le genou sans s'abattre – le genou, et le genou seulement.

Telle est ma vocation : poser genou à terre sans m'effondrer, le ciel sur les épaules, sans me morfondre de notre arbitraire, sans trop céder à ces larmes odieuses qui se pressent, là, derrière, et réclament ma chute, mon anéantissement, le réconfort unique des bras d'un être cher et rien d'autre. À ces larmes, ne nous fermons pas (peine perdue que voilà) : laissons jaillir les larmes, profitons des grands bras, râtons fort, râtons peu – ce mal vague et vif – mais relevons-nous, toujours, couteau entre les dents et prêts à en découdre !

Car telle est la leçon de Clive, ses murmures, sa chaleur, son haleine douce sur mes yeux épuisés, alors qu'encore déguisée en première de la classe, je gis à nouveau sur son lit. L'importance de ce lit n'est pas à négliger.

« Nous pourrions tuer le Pape », voilà ce que j'en dis de nos buts obsédés dont déjà j'entrevois la valeur équivoque, le papier final, l'incompréhension générale, Patrick Lelay érigé en martyr d'anarchistes maniaques. Les morts n'ont jamais tort. « Ou l'on pourrait aussi s'immoler par le feu comme ces moines tibétains » mais soyons francs : on préfère tuer, on préfère vivre, notre ennemi est bien la mort ; pourquoi, alors, lui donner voix ?

Sans Clive, pas de groupe. Il nous est le ciment que le sexe est au couple. Son support, son âge, sa détermination, nous font nous croire plus

adultes. Il aura la conscience de m'isoler aux premières larmes, de ne pas laisser mon doute influencer les jumeaux, et me voilà, la gueule rouge, à tremper sa chemise de morve, tandis qu'à côté l'on se repasse en riant la fausse interview du vieillard.

Les pulsations de mon cœur s'espaceront enfin. Patrick Lelay dormira dans son lit d'un sommeil paisible, au dessus d'un présent déposé par mes soins. Savez-vous donc, lecteur, à quoi peuvent servir des produits ménagers ? Eau oxygénée, acétone et débouche-évier à l'acide sulfurique suffisent à fabriquer une bombe. Oui, mon ami : une bombe. Il vous faudra aussi filtres à café, vaisselle, frigo. Téléphone portable, grattoir d'aluminium, thermos, boulons et colle, la rendront plus mortelle. Munissez-vous alors d'un bon fer à souder.

Je songerais au pamphlet, à la manière de justifier un crime aussi absurde, aussi vain. Ma rhétorique cèderait au rire.

Puis il faudrait qu'il ait ces mots – il me connaît trop bien, l'infâme –, il faudrait la pointe brûlante crevant mon abcès fétide, et les humeurs multicolores qui se déversent en fumant, consumant la chair putride, desséchant les peaux douceâtres : l'envie de meurtre, il saurait la réveiller – cet appétit prompt à l'extinction momentanée, ma perte, la mort.

Comment accomplit-on ce prodige ? On flatte la bête carnivore, on menace la progéniture, on ravive les flammes affreuses, les corps noircis, le ciel rouge. Tout cela, il le ferait, et avec quelle mesquinerie ! Il pourrait me laisser dormir, le cœur léger, les yeux lourds, oubliant le totem froid qu'il a inscrit dans ma peau !

Je prendrai le temps, un jour, « à tête reposée », d'explicitier mes griefs. Pour l'instant, seulement, je les porte. Je prendrai le temps, posément, de démontrer par A plus B ma rage au ventre, cette exécution qui me fait vitupérer de manière improductive. Un jour, quand les fièvres seront tombées, quand les sueurs se réchaufferont, quand la buée quittera mes yeux, la morve mes narines et la bave mon menton, un jour, j'expliquerai tout. Tout. Et déjà je n'aurai plus à l'expliquer car si les fièvres, la bave, le fiel qui m'emplit la gorge, si tout ça redescend un jour, c'est que vous serez comme moi, ou que je serai comme vous.

L'homme qui s'économise s'atrophie. Je veux te voir dans l'urgence et consciente de ta mort, *de l'imminence de ta mort*, je veux te voir poussée au ventre, « risible humanité » ! Tes râles et tes soupirs, la chaleur d'une bouche goutant son propre sang ; dans tes poings serrés, tes mains creuses,

dans l'inconstance de ta fureur réside la clé des passions. C'est la lutte pour la survie : « la faim est la meilleur épice » : c'est *ma* lutte. Et ce devrait être la vôtre aussi : une lutte unilatérale n'est pas lutte.

Mon rire de goule anthropophage, cette toux caverneuse emplie de glaire et de rancœur, annoncerait les cauchemars à venir. Il y aurait des nuits nombreuses de serpents visqueux, de flammes noires, d'araignées aux têtes pouponnes dont les longues pattes velues auraient la caresse de la soie, leurs lèvres grosses, le parfum des fruits séchés, leurs yeux obscènes, cette lueur ironique emprunte d'idiotie véhémence.

Si mes rêves sont cauchemars, c'est pour la prémonition qu'ils portent. Elle viendra bien assez tôt, l'heure de m'écrouler dans le sang, les mains poisseuses de bile caillée, les dents noires de viande humaine, les yeux ouverts à jamais. Elle viendra bien assez tôt, cette heure désespérée, quand un sourire permanent inscrit sur nos blancs visages, nous contemplerons le monde pour ne rien voir qu'en nous-mêmes.

L'illusion s'inversera : ces reptiles noirs à peau luisante qui s'entassent dans leurs fèces, pure vermine apocalyptique, rejailliront de nos ventres ainsi que des bouches de l'enfer. Leur masse gluante et froide étouffera l'incendie, leurs motifs orangés seuls brillant d'une lueur malade.

Et puis, la brume dégueulasse, les branches tortueuses d'arbres pourris, et les gaz empoisonnés qui émaneront du sol, on ne devra pas s'en étonner : c'est la mauvaise foi d'une époque qui enfin fera surface. Alors, le vent puant nous fouettera la gueule, charriant les cendres merdeuses qui obstrueront nos nez, nos bouches, nos yeux, giflant nos joues échaudées.

La démangeaison terrifiante de la braise escaladant nos jambes, rongéant nos doigts rabougris, tout cela se fera sentir trop tôt, bien avant la crainte conscientisée de nous savoir disparaître ; ce que le lépreux craint : la lèpre – et le conquérant ? la défaite – mais qui sinon le prophète conserve un œil sur la faucheuse ?

Ces nuits – nombreuses –, on peut le dire, mes rêves seraient moins heureux.

Il y aurait, enfin, des voiles bleu-gris un peu humides dont je rêverais m'extirper, comme un mort à demi vif s'exhumant d'une tombe boueuse pour jeter son regard sur l'aube. Ces voiles indigo tarderaient à se dissiper, occupant longtemps mes songes, porteurs d'une impression vague. Ils

persisteraient au réveil, comme avant eux des cieux orange, certaines odeurs de fumée.

Des larmes séchées engluent salement mes paupières, retournant mes globes oculaires vers ces ténèbres qu'ils fuient et les nuées qui s'y dérobent. Seul un lit vide s'oppose aux abysses d'où les plaintes oniriques, aux premières minutes de l'éveil, résonnent avec persistance : seule, livide, un pied toujours dans la nuit – c'est mon devoir de chamane –, je redécouvre la solitude.

Dans le salon s'entasse une vaisselle cabalistique : ici on a touillé des fluides, un seau dans un bac à glace, là, lunettes et masque à la gueule, on a rincé les filtrats ; elle est assise en tailleurs, l'énigmatique créature, confectionnant avec une boule de *Kinder* et une vieille ampoule le fameux détonateur. J'aimerais mieux Clive que l'ombre, inapte à mon réconfort, toujours blême, morose. Un mot encore sur Samaëlle : l'inimitié faite fille aurait visage plus clément que cette tueuse en devenir – son frère approuverait ces propos.

La nuit est proche encore, elle traîne à mes talons, pesante, avec son bagage de rêve et sa fameuse colle à yeux, elle me fend le crâne de sa matraque terrible, rien n'est très clair, par ici. C'est un mètre plus loin, un pas plus avant dans le monde, un pas plus loin des voiles bleu-gris que l'infime orifice d'une serrure livre ce hardi spectacle : Clive dans un fauteuil, nu, bon, je l'ai déjà vu nu, et sur lui le corps blanc, nu aussi, de Lawrence, suant, et l'air embué de sueur, les respirations rauques et saccadées des deux, face à face, qui l'un sur l'autre percent – ponction là encore – le vieux immobile perce le jeune actif, la sueur. Et plantant dans le cou virginal de Lawrence les dents que dans mon cou il avait enfoncées, le salopard exulte. Décidément, c'est une chouette journée qui s'annonce, avec son lot d'imprévu que les brouillards tardifs du rêve étalent en toute complaisance.

L'instant plus tard me voilà, sur des trottoirs immenses et sous un ciel blanchâtre aux allures de témoin ; monte dans mon bas-ventre une rage étouffante dont il est juste de dire qu'elle ressemble au désir, mais le réaliser m'est piètre réconfort car alors que je trouve un endroit où courir, accaparer mes poumons dans la course au lieu de pousser un râle de mourante m'importe beaucoup plus que d'admettre mouillante la vision qui me tue – et je m'échappe, loin. Loin car l'air du dehors n'est pas l'air habituel, loin

encore car on peut affirmer que dans les coins du monde où votre langue est celle du touriste, on peut se dire loin ; ou loin comme on s'éloigne de ceux dont on diffère ; plus loin encore : dans l'ivresse. Voilà un peu de rêve, une portion d'oubli, et un peu d'artifice dans mon paradis. Le cri n'explosera pas – il y a beaucoup d'énergie dans un cri.

Des gens comme Lawrence détruiront la planète, je sais. Ils le feront par grief, par mauvaise volonté. Ils ne chercheront victoire que dans la défaite générale. Ils iront au fond des mers pêcher de vieilles ogives russes qu'ils sèmeront au gré des vents – ces orchidées violettes. « Dix-mille degrés sur la place de la Paix. Je le sais. La température du soleil sur la place de la Paix. Comment l'ignorer ?... L'herbe, c'est bien simple... » Le bourgeon incandescent d'un second soleil turquoise consumera nos rétines, voilant à jamais le jour aux rescapés provisoires ; les volatiles, les insectes, les nuages eux-mêmes prendront feu.

Quelques secondes s'écouleront, entre le flash aveuglant et la déferlante de mort, les bris de verre, le souffle ravageur, au cours desquelles, je veux le croire, nous respirerons un peu. Vous connaîtrez alors *mon état*. Vous connaîtrez la peur panique baignée de calme sans fond, la volonté coupée du temps face à l'embarras du choix : une seule action, une seule, car bientôt vous serez mort – laquelle, donc ?

Il y aurait toutes ces choses qui déjà ailleurs ont été et qui une fois de plus devraient être pour être différemment. Il y aurait des hallucinogènes londoniens, un œil bleuâtre à Leicester square, des canards à Trafalgar, mais aucun sous-marin jaune. Lawrence détruira la Terre. Il y aurait la bière énorme, des jours s'étalant dans les heures, la routine de l'oracle, un peu plus vive peut-être, un peu plus acerbe et franche, un peu plus indésirable.

Comme en janvier, ces éclairs de fureur pure retentiraient dans le ciel. Des vents torrides courraient les allées immenses, soulevant poussière, jupes, questionnements douloureux, des journaux aussi.

Le chien galleux décarcassera nos fragments, le rat décarcassera le chien, ainsi que le cafard le rat – le barbecue universel. L'ombre liquide affluera. Et là encore, ces éclairs blancs couvriront nos têtes, d'inqualifiables cris retentiront, on se crèvera les yeux de peur, on se mâchera la langue de remords, la boue recouvrira l'incendie : quelque part un parpaing coule dans la tourbe noire.

Et je ne pourrai pas l'empêcher.

Puis je reviendrais vers eux : vers ces complices de pacotille, ces hommes de paille, ces ennemis. La nuit serait éternelle.

Nous irions, la tête pleine d'idées marécageuses, nous gorger de poison à la gorge d'Absinthe, tresser de ses paroles nos doctrines naïves, et dans l'émoustillement général je lirais sans mot dire les frémissements d'une croyance maladroite. Sous le lit d'une pharmacologue un peu guindée nous déposerions l'un de nos noirs présents, et quand l'instant passé nous nous entasserions dans un pub, ce serait pour trahir avec application nos convictions d'une heure. « Qu'importe le flacon », « enivrez-vous sans cesse » !

Et dès lors, dans ces rues, dans ces aplats immenses grouillants de vie encore, j'irais l'œil tiraillé à chaque pas par ces traces de vie où l'on lit l'individualité. Traînant d'un air hagard derrière mes ennemis, j'évoluerais l'œil lourd comme on dit que doit l'être le cœur en ces occasions. Et que verrai l'œil lourd ? Il verrait du repos là où l'œil excité voyait de la paresse, il verrait la viande grasse que l'insecte n'a pas, il verrait la vie humide baigner les urinoirs, la vie semi-solide recouvrir les trottoirs, et la vie excessive cloîtrée dans des *night-clubs*. Et il y serait bien, l'œil lourd, dans les *night-clubs*.

Et voilà, c'en est fait : j'ai découvert mon rôle, je sais ma vocation : très bien, j'observerai ; si je n'ai nulle emprise et que la vie sur moi déroule son attirail, alors j'observerai ; s'il n'est pas d'allié qui nuise à ta parole, alors j'observerai ; si dans les trous terribles où l'homme parfois s'enfonce il n'est pas de salut, alors j'observerai : je le ferai la tête haute, les yeux lumineux, la voix grave ; j'observerai et jugerai sans chercher à conquérir. Car je ne pourrai pas l'empêcher.

Et pour cette même raison, le cœur soudainement allégé par le fardeau lâché en route, j'irais à son côté pour, un bras tendre accroché au sien toujours agaillardî, presser contre la sienne une joue un peu plus qu'amicale. « *Horror has a face... and you must make a friend of horror.* » Ah ! Que dans les eaux putrides où s'enfoncent mes pieds, le parpaing et ces poupées de porcelaine, les profondeurs sont douces ! Qu'il est bon, chaleureux, de goûter à pleines dents les fruits de la débauche ! Que leurs huiles fermentées aux enivrantes vapeurs chargent l'air ! Que le sentiment de nausée suscitée, lui-même, douceâtre et subtil, élève le cœur ! « *Horror and moral terror are your friends. If they are not, then they are enemies to be feared.* » C'est aussi simple que ça.

De la nuit, peu avant l'évanouissement total, l'évanouissement nécessaire, je verrais un semblant de fond. Et de cette nuit aux relents d'eau de vie, aux cris intarissables qui vous glacent le sang, de cette nuit je retiendrais une heure où les rais de lumières fonceraient comme des comètes, déboussolée à gerber dans les rues, un bras aidant, un second, des rires plein la tête et des choses plein le cœur. Plus rien d'autre, pour moi : plus rien d'autre que ces rires, ces bras, ces frissons dans l'échine au contact d'une joue, plus rien ; tout est déjà fini maintenant. Tout ce qui dans la nuit s'avère source d'espoir, cause de réjouissance, amorce d'enthousiasme, tout cela m'a quitté au réveil, tout cela me quittera chaque matin, à chaque réveil, à chaque déclic nouveau, c'en est fini, ma fille ! c'en est fini du temps où l'on jouissait de voir ! maintenant tu t'aveugles, tu t'aveugles à chaque pas, tu le fais sciemment, vaillamment, avec persévérance, obstination, comme un bon forcené, le bagnard magnifique qui pile des cailloux au lieu des coups de fouet. Hourra !

Il n'y aura plus rien. Rien que l'oubli, l'ivresse, et foncer tête baissée vers un mur qu'on occulte – et un soir, certainement, le désespoir trop énorme pour oser m'assaillir planerait tel un vautour augurant de la fin. Je le verrais en rêve, ce vautour, tournoyant sur nos têtes avec l'œil affamé et son bec gris fendu d'une espèce de rictus, je le verrais, je le regarderais, et fermerais les yeux.

D'un oubli à un autre, le jeu prend aisément. Inconséquence oblige : dans le limon visqueux qu'est l'esprit malmené, mémoire n'a pas de prise et trop profond le sol, couvert d'algues glissantes et de batraciens ! La seule marche à suivre est de s'y effondrer, de couler avec nous, avec ce cher parpaing qui nous est un emblème ! Vous y viendrez, je sais, au bord de l'étang noir, reniflant avec grâce ses décharges d'effluves ; mais qu'on ne s'y trompe pas, tout creux où l'on fermente à l'œil apprivoisé dira le même secret : « cette puanteur que je dégage n'est que le rustre masque du raffinement » – et sous la surface on opère, les goûts et couleurs sont à l'œuvre. Nous vous verrons, d'en dessous, la vue mouchetée de l'ombre des lentilles et de celle des guêpes, jetant un regard aveugle vers nos profondeurs invisibles : nous vous verrons, dans dix ans, cent ou mille, du fond de notre fond – nous baignerons ensemble, sereins dans l'eau des roses, buvant consciencieusement leurs déjections croupies au cœur desquelles le temps, épaissi, engraisé, très lentement se fige.

Alors d'où sort la voiture ? Mystère. Moi j'y suis, j'y suis bien, surtout depuis qu'on roule à plein gaz vers la mort, vers la fatalité qui nous tombera dessus aussi impeccablement qu'un lutteur mexicain, et le vautour, tout ça. Très à propos, comme toujours, j'occupe sa place, au mort. Au terme du voyage, la ville d'Amsterdam porterait un point d'orgue dont nous nous serions tous volontiers dispensés : tous sauf Samaëlle, je présume. Que nous en avions pourtant prévu, des étapes assassines dans les villes de joie à harceler l'archet de nos cordes vocales ! Le programme était long de la fuite en avant : chaque jour plus de sucre dans nos vaisseaux, plus de lucre dans nos artères ! L'infarctus, à l'arrivée, la thrombose coronaire, l'AVC, nous paraissaient plus probables...

Dans le rétroviseur, mon œil habilement rouillé par la pratique délibérée de l'oubli contemple celui de Lawrence – ce Lawrence aux yeux clos, à la bouche entrouverte tendue vers les archanges dans l'attente immesurée de paroles à boire, de lèvres à baiser, d'amis à qui sourire. Dieux qu'il est attendri, cet excité des premières heures ! Oh, je m'y attarde, à ses lèvres, avec la langueur que diffusent le ronronnement du moteur, les remous aqueux de l'ivresse aérienne enfumant la voiture, l'uniformité du décor : j'y lis dans les imperceptibles cahots des mots à demi murmurés que mes yeux

richement nourris de substances allergènes, à leur façon, traduisent ; le fief de l'oubli jouxte ceux des poètes, des peintres, des voyants, qui à sa source opaque aiment à s'abreuver. Ils y viennent chasser l'ennui, trouvent l'aveuglement, « les instants du bonheur le plus pur » ou bien « l'affreux rire de l'idiot », s'ils daignent s'en écarter.

Et qu'écrirais-je, en ce cas, sur la page vierge de l'aimable visage ? J'y écrirais beaucoup de mots dédiés aux peuples d'en-haut, quelques strophes un peu salasses à propos de sa mère, peut-être, et surtout, abondante, la joie de vivre dévorante qui m'a faite aimer ces gens là : la gueule à l'amour attachée, les yeux baignés des larmes du soulagement, beaucoup de chimères, c'est dire – et peut-être, plus grave, j'y lirais sans l'avouer les plis de la jouissance.

Car le voilà, l'oubli, dans sa puissance dévastatrice : le voilà aveuglement, lésion, hypocrisie face à soi-même – j'étais maître auparavant, je serai maître toujours : maître dans la vision, maître dans la cécité –, ha ! Le salopard jouit, je le vois ! Comment s'en cacher la vue ? Et comment dissimuler (c'est là terrible question) l'horreur qu'on a dans la bouche à ses papilles, à son ventre ? Oh ! Mais il n'est rien de plus facile : déguisez-les. Déguisez ces fleurs infectes, déguisez les boiteux, les monstres, déguisez-vous vous-mêmes à l'endroit de vos infirmités : nous serons beaux comme avant, avant de réaliser, avant de douter, avant d'apprendre la critique. Nous serons beaux et naïfs, et un peu chrétiens, qui sait ? Nous sentirons la Ventoline, le désinfectant, pas la tourbe. Lawrence pue la tourbe, c'est vrai : nous y verrons des symboles vagues de son appartenance aux minéraux, à une forme antéhumaine d'abstraction involontaire – et voilà la jouissance minable grimée en vertu ancestrale. Boum !

Ainsi que ces momies inattendues retrouvées quelquefois dans les glaces, j'aimerais me retrancher. Que verrait mon œil gelé, s'il l'était vraiment, au travers des motifs de sa couverture de givre ? Il verrait – mais non : il voit – l'insupportable mystère s'oblitérer de lui-même (le tabou suprême, mes amis, on en avait fait une blague, un saut de mouton, une esquive, la pirouette logique nécessaire à accepter leur existence) : le frère et la sœur sont incestes ! La bite de Lawrence va partout ! Larguant son jus sur le ventre qui tantôt couvrait *mon* ventre, peignant d'un lustre crado les lèvres de mon ennemie. Chouette ambiance dans la bagnole, quand j'y repense : la *weed* abondante et vivace qui vous met la tête à l'envers, du rock à vous tuer les oreilles, Clive au volant (je l'aimais – qu'aimé-je

encore, maintenant ?), et sur la banquette arrière la vision, la vision tenace qui met en doute – une fois encore – mes convictions mal appuyées : j’aurais mieux aimé en rire. Allons ! Rions-en donc ! Rions ! « Le rire est notre meilleure arme ». Et puis c’est qu’elle lui suce la queue, cette pute !

Oui, je tombe de haut, de l’Olympe, du Ciel, de l’endroit que visitent les illuminés. Car j’ai cru en ces gens trouver le réconfort du groupe auquel j’aspire, mais j’avais tort, dit Lawrence en jouissant de sa sœur qui me hait et de mon propre amant ; j’avais tort : nous sommes dissemblables. Et je l’ai su, pourtant, dès le premier instant je l’ai su : il a fallu le taire, il a fallu mentir, comme dans *l’autre voiture* – nous pourrions être ensemble, quoi de plus aisé ?

Et dans la poix épaisse où s’enfonce la route –
Au duvet cotonneux, au parfum de mazout –
Mon masque est souriant à l’heure où tout s’effondre ;
Car des brumeux vertiges, à quoi bon se morfondre ?

Rampe dans Amsterdam, à l’été deux mille quinze, une chaleur étouffante, aliénante, obsédante, d’une humidité tropicale à laquelle les nuages lourds aux coloris d’ardoise ne sont sans doute pas étrangers. Dans cette moiteur estivale, nous verrions grimper des plantes insolites, larges tiges érectiles, herbes grasses et velues, de longues taches vertes dans le pavé roux, dans la brume légère, dans l’atmosphère compacte qui vous colle à la peau et brunit vos sueurs.

On ne serait pas surpris, au détour d’une impasse, d’entendre remonter d’une bouche d’égout le remous caverneux du ruisseau d’immondices qui s’étend sous la ville – c’est un monde en dessous : j’en sais tous les couloirs, les coudes, les impasses –, on y voit des cloques beiges de vase à-demi vive éclater bruyamment, qui libèrent en un souffle des papillons de nuit gros comme des orteils, des fourmis intrépides chargées de venin, des geckos à peau rose et aux yeux d’hématite, courant vers la surface jusqu’au sommet des toits, pour contempler la ville de leurs yeux luisants, et tous les organismes qui font d’Amsterdam ce trou de pourriture, de froide pestilence, de cadavre oublié sous le pont d’un canal, bouffé par la vermine, consumé dans l’oubli. Car assurément c’est ici que le parpaing s’enfonce, impassible, impuissant : j’en flaire le désespoir.

Il y aurait encore beaucoup de *coffee shops*, de bars, de quartiers rouges et de ruelles étroites. Il y aurait des vertiges insensés entre deux grands murs gris, des baisers échangés et des lèvres huileuses, et des canaux fétides, des bourrasques puantes. Il y aurait dans l'ombre, à l'écart, des étreintes pesantes, des langueurs dans les âmes et des passions acides, il y aurait des fluides pour apaiser nos gorges mais l'eau claire, l'eau qui lave, n'a plus sa place ici.

Dans la nuit la plus noire s'éclairciraient les cieux. Je verrais quelque part, entre rêve, vision, témoignage et délire, les rayons de la lune jeter leurs froids reflets sur un manoir immense, tout de pierre volcanique. Dans de grands corridors parcourus par les vents résonneraient jusque tard les échos de la honte, d'âpres remises en cause parmi lourdes tentures, cheminées éclatantes, eaux de vies millénaires bues au cristal de roche, le luxe qu'on gaspille en ces occasions, éléments éprouvés d'un soir de deuil : monceaux de bouteilles vides, des draps noirs, des cierges bas. Je visualise les proches, la famille, les enfants qui jouent tard cette fois excusés – il faut un peu de mort dans toute explosion aussi brusque de vie –, et je vois les jumeaux, tendres encore des courbes de l'enfance blottis l'un contre l'autre, à la tête agitée par les grands vents, là-haut, et par le feu nouveau qui gorge leurs artères, et par le blanc mystère du fond de son tombeau : je sais les frottements langoureux de leurs peaux et le parfum qui s'en dégage, je sais la peur oubliée dans l'étreinte passionnelle, je sais aussi sur leurs épaules la caresse inquiétante d'une lune partielle – et ça, comment le vois-je ? Qu'importe.

Ce peu de terre qui couvre un mort serait battu par la pluie, et la vermine y plongeant pondrait ses larves odieuses. Les vents agaçant du manoir s'avanceraient en noirs rouleaux dans les rues nocturnes, les canaux. Je les verrais, la source claire, la vasque d'or et l'eau lumineuse du jour, j'y boirais peut-être en rêve, j'y rincerai mes yeux souillés ; le jour viendra, quand la boue terrible aura obscurci les flammes, quand ses eaux riches de cadavres balaieront les continents, quand les survivants, le cœur lâche et la lèvre tremblante sortiront, le jour viendra, je le sais, où je pourrai pardonner. Mon nom, cher ami, mon frère, est inscrit sur ton visage : je veux l'y lire quand tu souris, quand tu te rassasies, quand tu pêtes ; je n'aime pas te voir baigner, une main sur le parpaing, l'œil errant ; puisse-tu m'entendre, puisse-tu rire, rire de l'émotion brûlante qui noircit tes yeux enfumés, rire de cette arme terrible sur laquelle ton poing rageur serre des phalanges

blanchies, rire des morts qui font pleurer, rire des vivants qui font honte, et rire de tout, si tu le peux, avec parcimonie.

Nous partirions à la dérive, au gré des limons bourbeux. Des lichens épais hanteraient les reflets verts de la surface, absorbant dans leurs soieries des matériaux incongrus. Parfois sous ces riches filtres, sous le revêtement bigarré d'une eau imprégnée d'huile ou d'essence, on apercevrait, éphémère, la forme souple d'animaux à la peau grise ou laiteuse. La tête déjà lourde alourdie par l'air stagnant, par les brumes épaisses, l'eau visqueuse, et le goût lancinant, écœurant du Martini rouge tiède, nous trouverions à la dérive un goût de destination. L'embarcation à pédales nous propulserait pourtant, à sa lenteur exaspérante, le long de rivages douteux ; nous nous pencherions, les yeux rouges, sous des ponts trop bas pour un homme, ou sous les branches allongées d'antiques arbres pourris. Le fumet puissant des canaux envahirait nos narines, chargé des nuances subtiles qui montent le soir à la criée ; et dans nos ventres, les œufs informes d'hallucinations encore indécélables, lentement, écloraient.

Que puis-je dire, alors, prise entre trois ivresses, des beautés que le jour au coucher peut offrir ? Que puis-je dire, sinon les panels vastes de couleurs étranges, sinon l'éblouissement qu'un reflet sur le verre seul saurait susciter ? Dans les voilages épais que propose la drogue, j'avancerais à tâtons : c'est ma gorge qui gargouille, au rythme des vagues flots, garde ton calme, respire, transpire, garde ton calme, pédale. Pédale un joint à la gueule, pédale un goulot au bec, pédale une main sur ce ventre que les champignons soulèvent ; peut-être qu'en baissant le son, en faisant taire Reznor, peut-être que l'on irait mieux. Un mauvais regard à ta droite : l'enfant bellâtre y pédale – il te sourit, l'air de rien.

De la dérive elle-même, on retiendra peu de choses. On retiendra la carcasse grise de loutre ou de marcassin, abandonnée sous un pont. On retiendra l'angle impromptu sous les jupettes des filles. On retiendra les bulles curieuses crevant à notre passage. Du trajet, en revanche, on retiendra surtout le saule.

Ainsi nous partirions, joyeux sur le canal obscur, glissant sur une eau trouble charriant l'odeur d'égout dont les fortes fragrances se teinteraient bientôt d'un effluve nouveau, marqueraient à jamais nos mémoires explorées. Et conquérant les eaux qui bientôt seraient noires nous découvrons ce saule, qui sur le marécage tend ses laies de verdure. Tout scintille et chancelle et

s'illumine enfin de brillances nouvelles. Bientôt l'inertie nous terrasse, propulsant la barcasse plus lentement encore : l'immense broderie toute de satin faite dont les langues chargées de lourde chlorophylle s'écartent amicalement devant nos courtoisies, voilà qui m'accapare. S'il eut été des mots pour décrire au profane les merveilles enfouies sous la voûte d'un saule, ces mots eurent été vains, car ils n'eurent pu décrire la profusion de sens dont l'œil apprivoisé seul lira les motifs. Le visage aberrant d'insectes inconnus, l'œil lustré et mobile, les caresses subtiles d'un millier de vipères, leurs sifflements odieux, l'ombrage détourné qui transparait des feuilles, et les remous de l'eau sur laquelle on progresse. Le rot de l'hallucinant, dès qu'il passera ses lèvres, sera gobé en plein vol par des insectes suceurs, par l'atmosphère vivante, par quantité d'âmes agitées qui font du cœur de ce saule le nid originel de toute pourriture. Mon regard va à l'eau, l'eau mousseuse et verdâtre où coule certainement notre ami le parpaing ; des araignées d'étang reposent à la surface ; et Reznor qui nous hurle qu'il va tout brûler – et voilà vingt ans qu'il le dit, et vingt ans qu'on attend.

L'éternité s'écoulera dix fois avant que nous sortions ; dehors : l'air fadasse, les lumières grises, un monde en dérélition nous attendent. Toujours l'arbre pesant tend ses verts tentacules, inspirant un peu plus nos esprits attardés. Le corps a quitté l'âme, cette fois, pour de bon ; le parasite informe dont la gueule olivâtre s'ouvre sur la surface a eu raison de nous, ses visions effarantes condamnées, dès l'instant, à toujours s'amoindrir. C'est ce masque dépossédé que je tournerai vers Lawrence – et pourquoi sourit-il, l'idiot ? Pourquoi son œil farouche, aventureux et noble, réveille-t-il en moi la force d'avancer ? Car quel sort a-t-il fait à l'oubli sinon l'escamoter, le nier, le reléguer au fond de sa belle caboche : quel sort a-t-il réservé à ce monstre qui nous dévorait, sinon s'y convertir, sinon plonger tout droit dans la gueule du loup ?

Puis il viendrait un temps où, nos esprits chantant, s'élèverait dans l'air un commun enthousiasme, comme ces cris qu'on pousse en goûtant un festin, ou comme ceux de l'amour. J'y croirais, un instant, à l'amour, comme je crois aujourd'hui à toute chose heureuse – un instant, et un instant seulement – et dans nos hurlements réjouis je lirais sans vouloir l'unité d'un groupe auquel, au prix d'une âme, d'un espoir et d'une autorité, j'ai conquis l'adhésion. De la voix de Lawrence émanerait sans précision la nette impression d'un miracle et de l'infinie profusion de jouissances qui peuvent l'accompagner ; de celle de Clive la gaillardise chamboulée qu'on reconnaît

à son rire ; de la mienne, je ne sais, quelques sanglots incrédules, ce me semble ; mais de Samaëlle, rien.

De fait absente de l'embarcation, Samaëlle règnerait à force de silence, car son pouvoir, toujours, s'exerça sans un mot, sans un gémissement, un soupir ; elle occuperait l'espace bien plus qu'aucun d'entre nous, visible dans l'invisible, propos suprême dans les extases désarticulées qui s'échapperaient de nos gueules. Mais à la question terrible que soulève l'absence je sais la réponse, je la lis dans les lignes qui sur le bord du ciel dessinent ces mêmes flammes appréhendées en rêve : Samaëlle n'est plus, la ville monstrueuse l'aura engloutie, c'est certain, quand son gosier charmant nous offrait distraction.

Ainsi je m'en irais la chercher ; à sa présence par le vide, j'interposerais son nom, le rabâchant de plus belle en m'immergeant dans la vase ; à sa disparition sous le saule, j'interdirais d'advenir en l'invoquant corps et âme, en la cueillant dans l'oubli après qu'elle y eut perdu pied, en plongeant mes mains déjà rouges dans le borborygme prophétique, sans rien d'autre en retirer que ces filaments épais dont la faucheuse tisse sa robe.

« Nicki ! Nicki, reviens ! »

Et tiens, si je reviendrai. J'y suis, j'y reste dans le marais, protégée par son enduit muqueux des crépitements lointains qui trop vite se rapprochent ; j'y reste, à m'immerger jusqu'à l'os, plongeant en décérébrée dans le monde miniature ouvert à l'œil affamé que mon front s'est découvert ; Sam est là, quelque part – un monde entier sous la surface –, il le faut bien, sinon, vers quelle chimère nager ? Les coraux souples m'entourent – et elle s'éloigne à petit feu ; le parpaing coule à mon côté, bientôt il touche le fond – un nuage à son attention se soulève ; d'incroyables méduses à la robe argentée et toutes splendeurs entières occupent l'estomac du monstre pénétré (c'est la gueule du loup qu'à l'instant je visite. C'est le loup que je brave, et l'ombre, et l'incendie) ; là haut, je sais, les cris ignares des mâles retentissent encore – ici, il fait bon vivre (je comprends Samaëlle d'avoir voulu rester), des corolles d'écume y remplacent les nuages, chaque forme de vie est baroque à souhait, il serait opportun de croiser des sirènes – ça, c'est un sac plastique qui tuera des tortues – car en ce lieu unique, l'habitude n'a plus cours.

Et il faudrait à Clive une heure pour me calmer.

Là haut, les lourdes noires tentures s'agitent à nouveau, et dans les rues étroites le passant, hagard, s'enivre des grands vents : l'aube de la tempête marquée résolument du sceau de la terreur, en ce moment, s'achève. L'arc de feu blanchi, la ferme main de dieu, frappant à coups aveugles à travers la cité, dressera sur nos fronts ses lueurs étoilées ; et le nez attentif saura dans les bourrasques relever l'odeur des cendres recrachées par l'incendie lointain : vraiment, la fin est proche.

L'Armageddon fatidique, au milieu duquel courent des bandes ridicules en sens désordonnés, la guerre civile, l'ouragan, retentira avec fracas, des parcelles d'immeubles ou des feuilles, mêlés par l'ivresse mourante, s'effondrant à notre passage. Nous tirerons nos épingles du jeu, nous évoluerons sciemment, menés par ce fil d'argent que tout ce temps je voulais taire ; et quand les suppôts jailliront, par traînées infâmes ou nuages noirs, et sur nos peaux voudront ramper dans toute leur odieuse pestilence, nous les laisserons grimper, certains qu'avant leurs morsures la foudre nous aura broyés.

Et par instants coupés du ciel et de sa hargne dévastatrice, dans quelque abri temporaire investi le temps seulement de reprendre nos souffles, nous observerons au dehors le déluge de fureur, l'anéantissement du monde de la main du monde même, et sans contentement ni angoisse craignons pour nos propres vies. Il n'y aurait, en effet, par delà le cataclysme, que guerre individuelle pour nous tous, la lutte acharnée pour la vie, les dents terrifiées du chien vers qui s'approche main aimante et dont il redoute la traîtrise. Il y aurait un temps, semblant une éternité, d'errance parmi les ruines, où les regards attirés machinalement par les débris d'un monde chu ne sauraient dans ces débris que rechercher le souvenir d'une vie qui, dorénavant, ne saurait advenir qu'en rêve.

Et nous ne verrons pas, ou nous ne voudront voir, la tache qui sous la porte envahit le couloir, et l'oreille apeurée par le tonnerre grondant, resterons sourds au bruit de nos pas en dedans.

Là, Samaëlle, shootée a la morphine de Clive au point qu'à sa saignée pend toujours la seringue, le ventre ouvert à coups acharnés de lames de rasoirs jetables, les structures desquelles gisent en miettes sur la moquette ensanglantée ; et surtout la cascade informe et noirâtre, bleuie par les éclairs graves, dégoulinant de son bide, dans laquelle une main grise fouille et ressort par endroits, inerte ; je ne peux continuer, le souvenir se tait. Il

enveloppe la vision de ses ténèbres conciliantes, ne laissant dans les cris bleus de la fatalité qui faisait rage au dehors que confortable aveuglement.

Dès lors, toutes les prophéties et visions entretenues des mois durant prendraient sens ; elles le feraient par l'absurdité des échanges où tout ne peut transparaître, par l'arrangement privé avec une conscience exigeante qu'il faut à tout prix entraver, dans le consensus affreux, le pacte moral primaire à adopter auprès des proches. La conscience de groupe du paria, sa pire tare assurément, résidu d'un mode de vie où l'échange est bénéfique, mène invariablement à des morts. La mort de Samaëlle serait la mort du groupe, et la mort en chacun d'un espoir nouveau-né ; et le doute, le doute terrible d'être danger pour ses proches, legs posthume d'une sorcière terrorisée.

De quoi la mort imprévisible est-elle faite ? De mots qui dans ma bouche ou la vôtre persiflent, de mouvements discrets de l'âme effarouchée que les yeux du tueur observent sans savoir, en un mot : de silences. Le parpaing ne coule plus, jamais plus ne coulera, et les petites filles se cachent pour mourir, s'arrangeant pour qu'une fois leur forfait accompli, on les retrouve, on crie, et l'on pleure beaucoup.

Et un jour, nous irons, dans un an – peu importe, dans un an, dix ou mille –, nous irons pieds nus dans les flammes, sur le goudron fondu, des vêtements en feu consumant nos chairs tendres, nous ruer sur les autres les armes à la main. Et ce jour, quand enfin le dragon, crachant son feu terrible, nous affranchira de la responsabilité, nous rougirons à nos tours, je sais, trop heureux de sentir sur nos poings couler le sang d'un ennemi *quelconque*. Du sol, une boue noire filtrant des interstices gagnera la surface irrémédiablement.

Toutes sortes d'oiseaux s'envolent à mon passage, ils sont noirs, comme brûlés ; au loin un chien aboie ; et ma peau se décolle, et brûlent mes cheveux, et jaillissant du sol, les racines se noient – ce sol parsemé de lézardes profondes sous le ciel chamarré luit d'éclairs polychromes – que sais-je ? La folie. Le roi, le reptile à crête, meurt. Les flammes hier encore par delà la vallée sont sur nous maintenant ; Lawrence, toujours seul, l'est un peu plus encore : la douleur et la mort emportent la partie, le silence tue tout – rien n'arrête la boue lente et insidieuse. « Un après-midi, fermant les yeux, je vis New York en ruines. Des mille-pattes et des scorpions énormes sortaient des bars, des cafétérias et des drugstores de la quarante-deuxième

rue. Des herbes folles poussaient dans les fissures du macadam. Tout était désert. »

Et pourquoi n'y aurait-il plus que guerre individuelle ? Parce que l'échec cuisant frappant nos têtes enfiévrées avec répétition, que l'on considère ou taise notre responsabilité, chacun aurait trop à faire pour supporter encore le nombre. Elles vous laissent vide, ces abandonneuses, ces lâches, ces complices ou rivales dans les yeux desquels vous brillez : elles partent en laissant derrière elles les traces de leur absence, à jamais hors de vue, hors de tout, de sorte que leur souvenir incommunicable en vienne à s'assimiler aux rêves. Et semblables aux rêves, elles se rappellent à la nuit, dans les ivresses pénibles, vêtues de voiles changeants, chantant tour à tour leur rancune, leur vie, leur grief intarissable et les tourments de l'au-delà.

Le ruisseau maléfique s'étendra en tous lieux, ses bras fumants et maigres de fiel, de sangs noirs, de mille humeurs suspectes tissant sa sombre toile ; et la rage emplira ma gorge, avec ses glaires et ses caillots, avec l'affreux parfum des forges où grillent nos chairs en lambeaux ; nous le verrons, notre trône, forgé dans les lamentations incessantes de nos frayeurs enfantines, négation du laisser-aller, de l'inconséquence, de la vie. Et la caducité de toute révolte en temps où la tolérance fait loi, tout ceci nous apparaîtra, flamboyant, immense, terrible et dégueulasse, cette chose énorme, noire, purulente à laquelle nous voulions croire ouvrant ses gueules nombreuses, déversant sur toute l'espèce ses déluges intarissables de lave en fusion, d'eaux croupies, de vermines aériennes invisibles – et nous muterons sans retour, les chairs gonflées par l'horreur sourde, recolorées sans raison juste, spontanément évanouies – le désastre. Un homme, le bras cuit, brandira ses ossements gris ; les mamelles roses des jeunes enfants leurs tomberont sur les chevilles ; et vous la sentirez, ma haine, mon impuissance à vous relever le bec pour lire dans les abysses de vos pupilles *autre chose* : vous la sentirez, ses fumets réprobateurs envahissant vos narines et vous tirant *encore et encore* ces peurs minables, ces gémissements de dégoût qu'à grand peine vous tairez, l'instinct de conservation qui vous mine, qui vous terre, qui vous anéantit et me tue.

Et ç'a été une grande secousse, le soleil a été noir comme un sac de crin, la lune entière a été comme du sang, les étoiles du ciel sont tombées sur la terre comme un figuier, secoué de grand vent, jette ses figes vertes, le ciel entier s'est retiré comme un livre qu'on roule et toute montagne ou île ont bougé de leur lieu.

Les rois de la terre, les grands, les chefs, les riches, les forts et tout homme libre ou esclave se sont cachés dans les antres et dans les roches des montagnes. Et ils disent aux montagnes et aux roches : « Tombez sur nous, cachez-nous de la face de celui qui est sur le trône et de la colère de l'agneau, car il est venu, le jour de leur colère, et qui peut tenir debout ? »

(...) Et les sept anges qui avaient les sept trompettes se sont apprêtés à trompeter.

Le premier a trompété, et ç'a été de la grêle et du feu mêlés de sang et jetés sur la terre, et le tiers de la terre a brûlé, le tiers des arbres ont brûlé, toute herbe verte a brûlé.

Le deuxième ange a trompété, et une sorte de grande montagne de feu ardent s'est jetée dans la mer, et le tiers de la mer a été du sang, le tiers des créatures qui vivent dans la mer sont mortes, le tiers des navires ont été détruits.

Le troisième ange a trompété, et une grande étoile ardente comme une torche est tombée du ciel. Elle est tombée sur le tiers des fleuves et sur les sources des eaux. Le nom de cette étoile est Absinthe, et le tiers des eaux ont été de l'absinthe et beaucoup d'hommes sont morts à cause des eaux devenues amères.

Le quatrième ange a trompété, et le tiers du soleil et le tiers de la lune et le tiers des étoiles ont été frappés. Ils ont été obscurcis d'un tiers et le jour a brillé un tiers en moins et la nuit de même.

Et j'ai vu et entendu un aigle voler au zénith et dire à grande voix : Malheur, malheur, malheur aux habitants de la Terre ! à cause des voix de trompette des trois anges qui vont trompeter.

(...) Il a été jeté le grand dragon, l'antique serpent qu'on appelle le diable et le Satan, lui qui égare tout le séjour, il a été jeté sur la terre et ses anges avec lui. (...) Exultez-donc, cieux et vous qui vous y abritez. Malheur à la terre et à la mer ! car le diable est descendu chez vous avec grande fureur sachant qu'il a peu d'instant.

(...) Elle est tombée, elle est tombée Babylone la grande, elle qui faisait boire à toutes les nations le vin de fureur de sa prostitution. (...) Et ç'a été des éclairs, des voix, des tonnerres, et ç'a été une grande secousse telle qu'il n'y a pas été de pareille secousse, aussi grande, depuis que l'homme a été sur la terre. Et la grande ville a été en trois morceaux, et les villes des nations sont tombées. Babylone la grande a été en mémoire devant Dieu pour qu'il lui donne la coupe du vin de fureur de sa colère.

Et toute île s'est enfuie, et on n'a plus trouvé de montagne.

Une grande grêle comme des lingots descend du ciel sur les hommes, et les hommes ont blasphémé Dieu pour cette plaie de grêle car c'est une plaie très grande.

(...) Et j'ai vu une femme assise sur une bête écarlate à sept têtes et dix cornes et pleine de noms blasphématoires. La femme était vêtue de pourpre et d'écarlate et chamarrée d'or, de pièces précieuses et de perles, avec une coupe d'or à la main, pleine d'horreurs, et les impuretés de sa prostitution, et sur son front, un nom écrit, un mystère ; BABYLONE LA GRANDE, LA MÈRE DES PROSTITUÉES ET DES HORREURS DE LA TERRE.

(...) Les fruits de la convoitise de ton âme t'ont quittée. Toute douceur et toute splendeur sont perdues pour toi, on ne les trouvera plus jamais.

Enfin, les vents lancinants chargés de cendres empoisonnées battent les plaines infinies, sifflant à perte de vue vers un horizon continuellement fuyant. La tempête insipide fatalement dénuée de vie courra les étendues vastes, recouvrant tout et chacun, le squelette encore fumant de la civilisation, nos statues muettes – qu'elles soient de sel ou vitrifiées. Et là

encore, l'eau descendra des cieux lourds et jaillira pâteuse du sol, l'amertume condensée reconquérant la surface. Et la boue se fluidifiera au point de ne plus former qu'un second ciel à son tour, une bille de mazout dans le noir sidéral. Un océan de vase.

*« This is the way the world ends
This is the way the world ends
This is the way the world ends
Not with a bang but a whimper. »*

© Gary Dejean 2014, tous droits réservés